VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 10 NOVEMBRE 1914 NUMERO 26

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Impr... ...blié par la
"WEST CANAD... CO. LTD."
619 Ave. M... ...not
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

LA PROPHETIE DE MALACHIE

De toutes les prophéties touchant la Papauté, celle de Malachie sur la "caractéristique" de chaque règne de Pape est la plus connue et la plus importante. On a souvent discuté de son authenticité et de sa valeur en regard des faits et des pontifes passés. Comme du pontificat qui s'ouvre, elle dit que la chrétienté sera dévastée (religio depopulata), beaucoup d'écrivains se sont demandé ce que le vieil et saint archevêque d'Armagh avait voulu indiquer près de huit siècles à l'avance. Il a vécu au début du douzième siècle et est mort à Clairvaux en 1148. Ce n'est que quatre siècles plus tard qu'on découvrit le manuscrit, jusque là ignoré, de la "Prophétie de la succession des Papes, depuis Célestin II en 1143, jusqu'à la fin du monde". En appliquant les légendes latines aux Souverains Pontifes, on s'est souvent trouvé désemparé par le sens obscur, semblait-il, de certaines caractéristiques. On en voulait faire une application rigoureuse et directe. Mais on s'aperçut tôt qu'on faisait fausse route et que la caractéristique attribuée par la prophétie à chaque règne de Pape ne se rapporte pas toujours au pape lui-même, mais souvent à un événement, à un personnage historique de l'époque. Ainsi l'on appliqua à Napoléon Ier "l'aquila rapax" (aigle vorace) de la prophétie relative à Pie VII. "Crux de cruce" (Croix de croix), celle de Pie IX est expliquée par la lutte qu'il subit de la part de la Maison de Savoie dont les armes contiennent une croix. Le lumineux pontificat de Léon XIII fournit aisément une justification de la caractéristique "Lumen in caelo". "Ignis ardens" ne fut pas moins vraie de celui de Pie X. Mais "religio depopulata"? Que pouvait donc signifier cette caractéristique après deux pontificats aussi brillants et féconds que ceux de Léon XIII et de Pie X, après la défaite si éclatante du modernisme? Les règnes de ces deux illustres pontifes annonçaient si peu une diminution de vitalité et de gloire dans l'Eglise. Qu'avait donc voulu dire le vieux voyant d'Armagh?

C'est cette question que se pose M. Georges Goyau au début d'une récente étude dans la *Revue des Deux Mondes* sur "Un nouveau pontificat". Pour lui, l'explication de la prophétie nous est fournie par les récents événements qui ensanglantent l'Europe.

"Des ravages, sans doute, écrit-il, allaient survenir, et des dépeuplements: Malachie avait dit vrai; mais ces milliers et ces milliers d'âmes dont le devin mystérieux avait prévu l'exode, allaient quitter non point l'Eglise, mais la terre. Les dépeuplements qu'il avait aperçus, c'étaient les anéantissements dus à la guerre. On avait à tort supposé qu'il voulait parler de la désertion des autels. Il songeait à de vastes provinces de la chrétienté devenues une vaste sépulture anonyme, où s'ouvraient des fosses un peu partout, si même on avait le temps de les ouvrir. Pie X comprit, aux tout derniers jours de sa vie, ce qu'avait signifié Malachie; il donna l'exemple de mourir à ceux qui allaient mourir."

PERTES

Encore un nouvel honneur: nous voilà pharisiens. Au moins, si nous devons croire le *Free Press*. Ce pauvre copain, il n'avait point croqué de catholique français depuis si longtemps qu'il n'a pu résister à la tentation de s'attaquer spécialement à nous plutôt qu'aux autres "journaux catholiques de cette ville ayant tenté de prouver la supériorité du catholicisme sur le protestantisme" par leurs commentaires sur les résolutions adoptées par le Congrès des Méthodistes.

Le *Free Press* se déclare "quelque peu surpris de voir ses remarques devenir l'objet de commentaires" de la part des journaux catholiques. Il se croyait déjà tabou. Chacun son opinion. Nous, nous ne sommes pas surpris de nous voir attribuer par le *Free Press* ce que nous n'avons pas fait. Ses commentaires sur les résolutions du Congrès des Méthodistes, nous n'en n'avons cure. Nous n'avons même pas lu ce qu'il a pu écrire sur ce sujet. C'est d'une autre source que nous est venue la connaissance des plaintes du Congrès des Méthodistes.

A quelques-uns, la réponse du *Free Press* a pu paraître forte. Elle n'est qu'habile et ne fait qu'éviter le vrai débat. Le *Free Press* croit frapper fort en reproduisant des *Cloches* des extraits d'un article paru dans la *Croix*, de Paris, concernant les pertes de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis. Ce fait, nous le savions bien avant lui et en avons parlé ici même avant que parut dans la *Croix* l'article en question. Et comme nous signalions les pertes nous en indiquions aussi les causes. Au grand déplaisir et au grand scandale du *Free Press*, nous devons réaffirmer que ces pertes ne vinrent point de ce que ces catholiques perdus à l'Eglise répugnassent aux offices religieux, de ce que la prédication n'eut point d'empire sur leurs coeurs et leurs consciences, de ce que la vie religieuse leur apparut comme une formalité et une superficialité. Non: aucun de ces motifs que met en cause le Congrès des Méthodistes ne fut un facteur dans ces pertes de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis. Cela le *Free Press* le sait tout comme il n'ignore pas la vraie raison de ce "coulage", signalée par tous ceux qui déploraient ces pertes: l'impossibilité matérielle de venir en contact, en relations, avec les prêtres, avec l'Eglise, ou par l'isolement dans des régions protestantes ou par un trop grand éloignement des centres de vie religieuse, ou encore et surtout par le manque de prêtres, parlant la langue de ces catholiques.

Un protestant peut s'affirmer protestant et être considéré comme tel et néanmoins ne point fréquenter le temple. Et c'est cela que dénonçait le Congrès Méthodiste. Un catholique de cette trempe ne se peut imaginer. Ne point fréquenter l'église, nous ignorons ce que c'est. Et aujourd'hui, où l'on constate l'accroissement de l'indifférence religieuse chez les protestants, nous pouvons affirmer que loin de décroître, la vie religieuse dans l'Eglise Catholique ne se fait que plus intense. A l'occasion de la mort de Sa Sainteté Pie X, la plupart des écrivains protestants qui ont apprécié son pontificat ont noté—même en critiquant sa politique religieuse—l'intensité de la vie religieuse de l'Eglise Catholique. Et à cela, il y a une raison fondamentale quoi qu'il en déplaise au *Free Press*. C'est qu'aujourd'hui comme hier et comme demain, nous n'allons point à l'Eglise entendre énoncer une doctrine que nous recevrons et rejeterons selon notre fantaisie, nos idées ou absences d'idées. Et si "pour de grandes communautés humaines, la vie religieuse devient de plus en plus une formalité et une superficialité", comme le notait le Congrès des Méthodistes, tel n'est point le cas des "communautés" catholiques. Pour elles, la vie religieuse est le grand objet de leur vie, une norme sur laquelle se doit régler leurs actions, un devoir qui commande des actes et auquel elles ne sauraient se soustraire.

Et pour cela jamais l'on ne se demandera des catholique ce que *The Christian Guardian*—un des principaux organes religieux méthodistés—traitant de la fréquentation des églises, dans les endroits où il y en a, se demande des protestants, dans son dernier numéro.

"Combien de fois, écrit-il, un homme doit-il aller à l'église? A-t-il le devoir d'y aller chaque fois qu'il y a un office religieux? Ou est-il libre de décider combien de fois et quand il y ira? Ou est-ce un sujet qu'on peut envisager d'un point de vue commun à tous? C'est là des points d'interrogation qui se posent spécialement au sujet des églises de villes et qui commandent une sage et prudente réponse. Le "n'aller à l'église qu'une fois l'an" (le "oncer") a déjà conquis nombre d'églises aux Etats-Unis et ce système se paraît propager rapidement de ce côté-ci de la frontière comme de l'autre."

Aux yeux du *Free Press*, de tels aveux n'autorisent point les catholiques à comparer le bilan de leur église à celui des églises protestantes. De lui, une telle prétention se comprend. Le résultat obtenu ne serait point pour nous une source de désolation.

LA QUESTION BILINGUE

Le procès du Règlement 17 que le sénateur Belcourt vient de faire devant le juge Lennox dépasse le cadre d'un simple différent entre la Commission des Ecoles Séparées d'Ottawa et le Département d'Education de la province d'Ontario. Il pose dans toute son ampleur et dans la plus limpide clarté le problème du bilinguisme dans Ontario, le droit des Canadiens français à ce que leur langue soit la langue de communication et d'instruction dans les écoles bâties et soutenues de leurs deniers.

M. le sénateur Belcourt a démontré que le droit naturel et une saine pédagogie condamnent le règlement 17. C'est une violation de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. Proscrire la langue française des écoles d'Ontario est aussi absurde et peu justifiable que le serait proscrire la langue anglaise des écoles de la province de Québec. Si Ontario a ce droit, Québec l'a également. M. Belcourt a accumulé à l'appui de sa thèse les arguments historiques, de droit naturel et juridiques.

* * *

Nous connaîtrons assez prochainement la décision du juge Lennox. Si l'on en peut juger par son attitude au procès et le ton de ses remarques à M. le sénateur Belcourt, il est certain qu'il se prononcera contre les prétentions de nos compatriotes.

M. le juge Lennox n'entend pas que nous parlions français. Il ne reconnaît aucun droit à notre langue: il est, seulement assez gentil et tolérant pour nous permettre de l'apprendre de nos mères et de le parler dans nos familles et entre nous. Au-delà, nenni. "On ne vous défend pas, disait-il, interrompant M. le sénateur Belcourt, invoquant notre droit naturel à parler le français, de vous servir de votre langue. Parlez français dans la rue, chez vous, si cela vous plait; *nous* (au nom de qui parle ce juge?) disons simplement que vous n'avez pas à parler français à l'école: le français n'a pas de droit à l'école."

De même que M. le juge Lennox ne croit pas aux droits juridiques du français, il ne croit pas plus au droit naturel qu'il a d'être enseigné et parlé dans les écoles bâties et soutenues des deniers de la population française. Le droit naturel, M. le juge Lennox en fait fi. Il n'a rien à voir avec cette vieille breloque. "Le gouvernement a le droit de violer la loi naturelle, si le pouvoir lui en a été donné par des lois adoptées", affirme le juge Lennox.

Ni Bismarck, ni Von Bulow, ni le chancelier allemand qui qualifiait de "chiffon de papier" le traité garantissant la neutralité de la Belgique n'auraient mieux trouvé.

* * *

M. le juge Lennox se prononcera contre nos compatriotes, cela se déduit nécessairement de son attitude durant les dernières plaidoiries. Mais qu'on ne croit pas que la lutte se terminera là. Nos compatriotes sont décidés, et fermement, à savoir s'il y a encore une justice pour les minorités—même en pays britannique. Du jugement du juge Lennox, ils en appelleront à la Cour Suprême. Si la Cour Suprême se prononçait contre eux—ce qui serait étonnant, car on y sait les droits juridiques du français, le sens profond de notre constitution, car on y connait et l'impartialité et le respect du droit naturel—on en appellerait au Conseil Privé.

* * *

Et si là même nos compatriotes se voyaient déniés leurs droits, la lutte se poursuivrait inlassablement, jusqu'au triomphe final que nous garantit notre passé historique, parce que hommes fiers et décidés à ne point plier sous le joug.

TSING TAO

Après un siège de trois mois par la flotte japonaise, assistée d'un escadron anglais dont on ignore la force et de troupes anglaises et japonaises, la forteresse allemande de Tsing Tao, jetée, sur le flanc de la Chine, à un prix fabuleux, comme l'assise du futur domaine commercial et colonial de l'Allemagne en Asie et comme une menace continuelle à l'expansion japonaise, a dû capituler. Au moins temporairement—définitivement, si l'Allemagne est vaincue en Europe—c'est l'expulsion de l'Allemagne de l'Asie et la ruine de beaux espoirs financiers. Actuellement, c'est la voie libre à la flotte japonaise qui n'aura plus qu'à faire la police de l'Océan Pacifique et à en chasser, en les capturant ou en les coulant, les quelques croiseurs allemands qui ont échappé à la flotte anglaise et déciment la marine marchande anglaise dans ces parages.

* * *

La chute de Tsing Tao est la revanche longtemps ajournée du Japon des échecs de sa politique d'expansion en Asie. Depuis dix-neuf ans, il n'en cherchait que l'occasion. Il avait compris qu'en 1895 la Russie intervint pour qu'il ne profitât point de sa victoire sur la Chine. L'empire russe devait nécessairement s'opposer à tout rival en Asie. Le Japon avait compris l'intervention de la France, alliée à la Russie et pour laquelle la fidélité à ses alliances est une tradition. Mais il n'avait point compris l'intervention de l'Allemagne, ni alliée à la Russie, ni intéressée en Asie, de plus se vantant d'être l'amie du Japon. Depuis ce moment, le rêve de la revanche s'enfonça dans le cerveau du Japonais comme un autre rêve de revanche s'était ancré au coeur du Français vingt-cinq ans plus tôt.

* * *

L'intervention de l'Allemagne, sans but aux yeux des Japonais, en avait un cependant. L'idée d'un empire colonial hantait les cervelles allemandes. La Chine s'offrait comme un champ propice et plein de promesses. Si l'Allemagne intervenait conjointement avec la Russie et la France pour en écarter le Japon c'était pour y réserver sa propre place. Et ce ne fut pas long avant que Guillaume II s'offrit l'occasion de mettre la dent à la curée chinoise. Prétextant le massacre de deux missionnaires allemands catholiques en Chine et la non-intervention de la France, protectrice des catholiques, l'Allemagne ordonna à sa flotte de débarquer en 1897 dans la baie de Kiao-Tchéou. Un mois et demi plus tard, la Chine cédait à bail à l'Allemagne, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, cette baie que Berlin convoitait depuis longtemps.

Ce fût un cri d'alarme au Japon. Et cela se comprend quand l'on songe quelle menace une forteresse allemande, bâtie en cette baie, serait pour les intérêts japonais et leur expansion naturelle. Trop faible pour protester, le Japon dissimula son mécontentement et attendit son heure.

Et l'Allemagne s'installa; magnifiquement et fortement, il faut l'avouer. Dans ce petit territoire de 117 milles carrés, le gouvernement du kaiser dépensa deux cent millions de piastres pour mettre en oeuvre et en état de défense sa nouvelle colonie. Il n'épargna rien pour aménager au mieux les intérêts allemands dans toute la province de Chan-Toung, d'un climat salubre, ayant une population robuste et laborieuse de 26 millions, d'admirables gisements de houille et de métaux et constituant une magnifique position stratégique en face de Pékin.

Le Japon veillait. En 1905, il triomphait de la Russie et se faisait céder Port-Arthur. Un peu plus tard, il s'annexait la Corée. Peu à peu le champ d'influence de l'Allemagne se trouvait pris entre le Japon méridional et des terres devenues japonaises ou en voie de la devenir: Formose, Port-Arthur, la Corée.

* * *

L'Allemagne se trouvant en guerre avec l'Angleterre, il était facile au Japon de trouver dans ses traités avec l'Angleterre des motifs d'invention dans le conflit. Une quinzaine après la déclaration de la guerre, le Japon sommait l'Allemagne de retirer des eaux japonaises et chinoises tous ses navires de guerre ou de les désarmer, étant donné qu'il les considérait comme une menace pour la paix. Evidemment dans le but d'acculer l'Allemagne à la guerre, il lui enjoignait de lui remettre "sans conditions, sans compensation d'aucune sorte" le protectorat allemand de Kiao-Tchéou "avec tout l'outillage" qui s'y trouvait.

Se soumettre à un tel ultimatum était impossible. Les armes devaient décider du différent. On en connaît maintenant le dénouement.

* * *

Libre en Asie, n'ayant qu'à faire la police du Pacifique, le Japon interviendra-t-il en Europe en y envoyant des troupes expéditionnaires? On se pose déjà cette question. Il est hors de doute qu'un contingent de deux cent ou trois cent mille soldats japonais, lancé contre les troupes du Kaiser, amènerait plus tôt la fin des hostilités. Mais le Japon s'y croit-il tenu? Là est le point. S'il ne l'est pas, le fera-t-il sans promesse d'être dédommagé de ses frais?

En ce qui concerne l'Extrême-Orient, auquel se limitent les accords existants du Japon et de l'Angleterre, le Japon s'engage à aider l'Angleterre en cas d'un soulèvement musulman aux Indes fomenté par la Turquie. Quant à la Chine, il entend en respecter l'intégrité. Une intervention japonaise en Europe, écrivait dernièrement un diplomate japonais, ne serait possible que par un nouvel accord. Bien que l'envoi, disait-il, d'un corps expéditionnaire en Europe, présente en soi beaucoup de difficultés d'ordre politique et technique, le Japon ne le considère pas comme absolument impossible. A mesure que se prolonge la guerre, une telle intervention se fait de plus en plus probable et possible.

Cela ne se ferait point sans compensation: ce diplomate japonais le laisse clairement entendre. "Naturellement, dit-il, le secours qu'apporterait son gouvernement entraînerait des compensations."

Le Japon n'entend pas sacrifier ses enfants et ses ressources pour les beaux yeux de ses alliés.

LETTRE A UNE AMIE

Ma chère amie,

Ce titre précieux d'amie est pour vous, gentille lectrice qui voulez bien arrêter votre regard à ces lignes. Vous le méritez, j'en suis sûre, et vous le mériterez mieux encore tantôt, quand vous aurez compris que c'est à votre coeur que je veux parler et que ce petit coeur, que je devine pitoyable et généreux, se sera ouvert tout grand à la pensée que j'y veux jeter.

Vous avez sans doute, ma charmante amie, lu l'appel touchant que nous a adressé par la voie des journaux, à nous toutes Canadiennes françaises, le Comité France-Amérique,—l'Aide à la France, Section féminine. C'est de ce sujet que je désire vous entretenir.

Au cas où vous n'auriez pas lu les communiqués publiés dans les journaux, voici tout d'abord, résumé en quelques lignes, ce dont il s'agit:

Vous savez, ma bonne amie, que la France, si chère à tous nos coeurs, est en ce moment, bien que la victoire semble être promise à ses armes, horriblement éprouvée. Cinq millions de Français ont été ruinés par la guerre; des villes, des villages entiers ont été dévastés; tous les hommes valides ont dû quitter précipitamment, en pleine activité, les travaux des champs ou de l'industrie pour s'en aller au "front"; des centaines de milliers d'étrangers, principalement venus de la malheureuse et héroïque Belgique, se sont réfugiés en France ou y ont été apportés blessés. Or cette situation a créé, on le comprend, de grands et pressants besoins dans des familles sans nombre de là-bas. Des voix autorisées, entre autres celle de Mgr Amette, archevêque de Paris, ont crié vers nous cette grande misère et ont fait appel, de côté-ci de l'Océan, à la générosité des Cannadiens français que tant de liens unissent à la vieille France.

Un comité féminin s'est constitué qui recueille des dons en nature, des dons personnels des femmes et des jeunes filles de chez-nous, pour leurs soeurs de France.

On demande à chacune de nous d'envoyer là-bas quelque vêtement, même usagé pourvu qu'il soit propre, des couvertures chaudes, lors même qu'elles ne sont point belles (on peut en faire avec plusieurs morceaux de vieilles couvertures cousus solidement ensemble), des tricots, etc. A chaque envoi, on est priée de joindre une petite carte portant son nom et cette mention, selon le cas: "A une mère française, une mère canadienne-française" ou "A une jeune fille française, une jeune fille canadienne-francaise".

Il va sans dire qu'on peut varier la formule et y ajouter selon l'inspiration du coeur.

N'est-ce pas, ma chère amie, qu'il n'est pas besoin de lontemps considérer quelle serait notre propre souffrance, à la place des femmes françaises, en ce moment, pour se sentir émue de pitié et prête à répondre avec toute la générosité possible au cri de détresse dont l'écho vient jusqu'à nous, en nos paisibles campagnes?

Vous vous demanderez peut-être, cependant, de quelle manière vous pouvez rendre votre concours efficace et pratique, car, je suppose qu'après avoir fait la revue de vos tiroirs et mis de côté pour l'oeuvre qui déjà vous est chère, un certain nombre d'objets qui ne vous servaient plus et qui seront si utiles là-bas, vous voulez encore employer une partie des longs loisirs que vous crée l'automne à travailler de vos doigts pour l'Aide à la France.

Eh bien! permettez à une vieille amie qui connait la vie charmante de la campagne, pour en avoir joui longtemps, de vous donner quelques petites indications dont vous ferez peut-être votre profit. Tout d'abord, il faudrait parler à vos amies de l'Aide à la France, mettre toute votre jolie éloquence, si convaincante quand vous le voulez, à les émouvoir en faveur des pauvres mamans françaises qui souffrent, non seulement de savoir leurs gars exposés aux balles et aux obus mais encore de songer qu'ils ont froid dans les tranchées profondes où des jours durant, ils doivent demeurer; en faveur des soeurs et des fiancées qui se rongent le coeur d'inquiétude en pensant à "celui" qui ne reviendra peut-être pas, et qui souffrent elles-mêmes du froid et de la faim, dans leurs foyers désertés et dévastés.

En pensant à toutes ces misères de là-bas, vous vous concerterez ensemble, vos amies et vous, pour établir de petits cercles de travail pour la France. Deux ou trois soirées par semaines seront agréables et utiles, passées chez l'une et chez l'autre à tricoter, en bavardant, des bas bien chauds avec de la laine du pays, qui ne coûte pas cher, ou des "crémones", ou des gilets, ou des mitaines. Vous verrez qu'au bout de peu de temps la somme d'ouvrage ainsi faite sera appréciable, et vous aurez la satisfaction intime d'avoir accompli une action méritoire entre toutes.

Sur *chaque objet* qu'elle aura confectionné, chacune de vous mettra son nom avec son hommage personnel, vous emballerez le tout ensemble et l'adresserez ainsi: "Genin, Trudeau et Cie.—pour le Comité France-Amérique (section féminine), Montréal, rue Saint-Jacques, 71a". Ces messieurs se chargent de faire parvenir votre don en France. Vous enverrez ce paquet franco par la poste, ou, après vous être entendue avec les autres personnes de votre localité qui ont des envois à faire pour le même objet, par express, en port dû (collect).

Maintenant, ma chère amie, laissez-moi vous dire qu'en faisant diligence vous doublerez la valeur de votre bonne action, car l'hiver approche là-bas comme ici, et la situation est pressante.

Hâtez-vous donc d'accomplir l'acte de généreuse charité dont le souvenir embellira votre vie, cette vie que vous trouvez peut-être un peu monotone parce qu'elle est désoeuvrée. Et comme un bienfait n'est jamais perdu, même pour qui le donne, ce premier pas dans la voie des oeuvres sociales vous fera peut-être connaître le moyen longtemps cherché de dépenser utilement l'activité de votre esprit et le dévouement de votre coeur.

Catherien.

P.S.—Pour toute information ou détail supplémentaire au sujet de l'Aide à la France, vous pouvez écrire au siège de l'oeuvre: "Comité France-Amérique, (section féminine), chambre 34, Immeuble Duluth, rue Notre-Dame, Montréal."

Malheur à qui se trompe tard! il ne se détrompera pas.

Quand l'esprit est rentré dans

* * *

une vérité dont il était sorti, il ne la quitte plus.

* * *

Il est encore plus facile de se tromper sur le vrai que sur le beau.

La Supériorité Du Soldat Francais

Comment le général Joffre sauva l'armée anglaise

Le correspondant spécial du "New York Globe", que l'on considère comme un expert dans l'art militaire, écrit de Londres, donnant son opinion sur le soldat anglais comparé au soldat français. Dans les parties essentielles, cette opinion est corroborée par un critique militaire anglais fort connu. Ils tombent d'accord sur la supériorité incontestable du soldat français tout en rendant honneur au courage dont font preuve les groupes du corps expéditionaire anglais.

"L'armée française, dit le correspondant du "Globe", est en vérité une démocratie nationale. Toutes les classes de la société s'y coudoient dans le rang. Dans une même escouade, j'ai trouvé un banquier, un avocat, un homme d'affaire et un rentier. Ceci dépeint bien ce qu'est cette armée sortie de la circonscription universelle. Il n'y a donc pas à s'étonner si une telle armée est d'une intelligence supérieure à celles qui ne sont formées que de soldats de profession.

"L'élan du soldat français est une chose admise partout; mais les critiques militaires ont prétendu qu'il ne résisterait pas, de sang-froid, à un feu violent.

"A cela je réponds: Il a prouvé que cette opinion était erronée. Pendant des jours de suite il est resté dans ses tranchées, quelque soit la violence du feu. Le pourcentage des pertes françaises en tués et blessés est beaucoup plus élevé que celui des pertes anglaises et n'est pas très éloigné de celui des pertes allemandes.

"Les Français ont été vexés que les Anglais avec leur 150,000 hommesmes aient eu la prétention de diriger la campagne dans laquelle l'armée de leurs alliés comptent près de 3 millions d'hommes.

"Ils disent qu'on ne connaît pas toute la vérité au sujet de la retraite de Mons, au cours de laquelle les pertes anglaises furent si élevées. On sait que, dans son rapport sur cette affaire, le général French se plaignit à deux reprises différentes de n'avoir pas été soutenu par les troupes d'un certain général français qui avait prétendu que "ses chevaux étaient fatigués".

"Mais ce qu'il faut savoir, c'est que le général Joffre avait, et a encore, le commandement suprême; qu'il avait dressé, de main de maître, un remarquable plan de campagne; que, depuis des années, les états-majors français et allemands se sont voués à l'étude de la tactique à appliquer aux grandes armées, envisageant le cas où des millions d'hommes seraient aux prises. Aucun soldat anglais de notre génération n'a jamais été à même de manier une armée de plus de 25,000 hommes. Le maniement d'une vaste armée est un mystère pour eux.

"Or il arriva que le général French, au lieu de coordonner ses actions à celle du général Joffre, essaya, à la tête de ses 80,000 hommes, de garder son indépendance. La conséquence naturelle est qu'il tomba dans un piège. Ses propres aviateurs n'avaient pas été capables de signaler l'ennemi. Joffre n'avait aucun renseignement à fournir à French, parce que celui-ci ne se trouvait pas où il aurait dû être. Aussitôt que Joffre s'aperçut du danger que courait French, du fait qu'il n'était plus sur sa ligne générale, il l'en avertit. Le combat eut lieu, les Anglais furent sérieusement battus, et French appela à l'aide.

"Mais à ce moment-là, le général Joffre ne pouvait pas envoyer au secours de l'armée anglaise. Cela aurait nécessité le changement de tout le plan de campagne. Pour sauver les 80,000 Anglais, il aurait fallu sacrifier 80,000 Français et tellement déformer la ligne de défense que les conséquences auraient pu être graves. Joffre fut donc forcé de laisser le général French se tirer seul d'affaire, ce qui fut fait avec plus de bravoure que de bonne tactique. Par exemple: Le général de Lisle donna l'ordre à la cavalerie de charger l'infanterie allemande; quand ils arrivèrent à 400 mètres de l'ennemi, le 9e lancier et le 18e hussard s'empêtrèrent dans des fils de fer dont l'existence n'était pas connue, et subirent des pertes sévères.

"La retraite anglaise fut presqu'une déroute, comme le prouve le fait que le nombre des manquants fut dix fois plus grand que celui des tués et blessés. Cependant, aussitôt que cela lui fut possible, Joffre envoya des troupes au secours des forces anglaises et, en fait, interposa une division entre elles et les Allemands lancés à leur poursuite. Cette division fut, pour ainsi dire taillée en pièces, mais elle sauva les Anglais. Elle leur donna le temps de se reformer et de continuer leur retraite en bon ordre.

"Ainsi elles sont restées une unité importante dans la ligne de bataille, alors qu'il est difficile de dire ce qu'il en serait advenu si Joffre ne les avait pas secourues."

Plus loin, l'auteur de cette étude, déclare que ses observations l'ont amené à la conclusion que les Français sont dirigés avec plus d'habileté que les Anglais.

"L'armée française fonctionne comme une énorme machine, sans erreur de calcul. Chaque mouvement est exécuté d'après le plan tracé, sans bruit ni précipitation, et sans excitement—ce qui est contraire à l'idée préconçue que nous avons des Français.—Par contre un camp anglais donne l'idée d'un mélodrame. Officiers et porteurs de dépêches y galopent sans cesse, cravachent leurs chevaux, et agissant comme s'ils simulent une scène guerrière sur les planches d'un théâtre. Cela peut réussir lorsqu'il s'agit d'une armée de 10,000 hommes, mais avec une immense armée, cela mène au chaos.

"Un officier français s'abrite comme ses hommes; il a conscience que sa vie a de la valeur; au contraire, les officiers anglais aiment à aller et venir derrière les rangs en donnant leurs ordres; ils font preuve d'un courage superbe, mais stupide.

"Leur conduite est magnifique, mais ce n'est pas de la guerre, la preuve en est dans les pertes disproportionnées en officiers que subit l'armée anglaise.

"Le soldat anglais, comme son camarade français, est plein d'entrain et son moral est parfait; il aime le combat et, quand il est bien dirigé il fait un bon soldat. S'il lui manque l'initiative du Français, par contre il combat derrière un abri mieux qu'aucun autre soldat. S'il est moins intelligent que le Français, il n'en est pas moins bon tireur et se sert brillamment de la baïonnette.

"Le patriotisme inspire le soldat français qui donne sa vie presque gaiement sans regret, puisque c'est pour son pays. Intelligent, peut-être trop malin à l'initiative individuelle, aussi brave que le plus brave, tel est le soldat français.

"A Londres on est porté à croire que le corps expéditionnaire anglais forme la charpente des armées alliées. Deux hautes personnalités anglaises à qui j'ai demandé leur avis à ce sujet, m'ont fait la réponse identique suivante:

"Il y a 150,000 Anglais et 3,000,000 de Français en campagne. L'importance des forces anglaises est simplement dans la proportion de 150,000 à 3,000,000."

L'XPLOIT D'UN CHASSEUR

Il tue quarante Allemands et en fait plusieurs prisonniers

Nord de la France, 4.—Des Allemands s'amusaient pendant la nuit à chanter des chansons à cinquante mètres à peine des retranchements français, ce qui rendait furieux les soldats français.

—Ils ne nous laisseront pas dormir, avec leurs hurlements! dit un des Français.

Finalement, un petit chasseur s'écria:

—Je vais les faire taire!

Il saisit un fusil et s'élança du côté des Allemands sans qu'on puisse le retenir.

Après un moment de silence, on entendit des coups de feu se succédant rapidement, puis les cris des Allemands accompagnés d'un feu nourri.

Les coups de feu continuaient, accompagnés de cris poussés en français, comme si un officier avait dirigé une attaque; puis, d'une voix gutturale, quelqu'un s'écria:

—Arrêtez! arrêtez! nous nous rendons.

Quelques minutes après, le petit chasseur réapparaissait, amenant plusieurs Allemands désarmés. Il dit alors à ses camarades:

—Vous pouvez occuper la tranchée, car je n'y ai laissé que des cadavres pour la défendre.

Les Français s'avancèrent et trouvèrent quarante Allemands morts dans une tranchée qui avaient été tués par le petit chasseur du bout de la tranchée où il s'était glissé sans être aperçu. On remarqua même qu'une seule balle avait tué plusieurs Allemands.

Quand le reste des Allemands se fut rendu, il leur ordonna de ranger leurs armes en faisceau en dehors de la tranchée.

Le dernier soldat qui sortit fut un officier qui, voyant le Français seul, essaya de saisir son revolver, mais le Français lui enfonça sa baïonnette dans la tête.

Le chasseur auteur de cet exploit a obtenu de l'avancement et a reçu la médaille militaire que le général Manoury lui épingla lui-même en lui disant:

—C'est la récompense d'un acte plein d'audace, digne d'exciter l'émulation de toute l'armée!

UN REGIMENT ANGLAIS QUI L'ECHAPPE BELLE

Un train cuirassé met 10,000 Allemands en déroute

Londres, 4.—Le correspondant du "Daily Mail" dans le nord-est de la France, télégraphiant samedi dernier, raconte de la façon suivante comment 10,000 soldats allemands ont été complètement mis en déroute par un train blindé:

"Les Allemands avaient presque entouré un régiment anglais qui avait combattu avec acharnement bien qu'un grand nombre de soldats aient été mis hors de combat.

"Tout à coup, un train blindé vint fermer la ligne de chemin de fer que les Anglais occupaient. De droite et de gauche, le train, grâce aux mitrailleuses, fit pleuvoir un feu nourri sur l'ennemi, fauchant littéralement les Allemands, jusqu'à ce que la ligne ne forma plus de chaque côté qu'un monceau de cadavres. Ce qui restait des Allemands prit la fuite et fut poursuivi par les Anglais."

TROIS AVIONS ALLEMANDS ABATTUS A SOUAIN

Paris, 6.—Le général Galliéni passait en revue le service d'aviation du camp retranché de Paris quand on l'avertit par téléphone, de Coulommiers, qu'un avion allemand ayant survolé les lignes françaises se dirigeait sur la capitale.

Les aviateurs français partirent immédiatement à sa rencontre. L'avion allemand, les ayant aperçus, fit demi-tour et regagna les lignes allemandes.

Le général Galliéni s'est déclaré enchanté de la façon dont le service d'aviation était dirigé et a adressé ses félicitations aux aviateurs qui, par leur incessante vigilance, empêchent les avions ennemis de lancer des bombes sur Paris.

Trois avions ennemis ont été descendus hier dans la région de Souain.

LES ALLIES AVANCENT SUR TOUTE LA LIGNE

Entre la mer du Nord et l'Oise les attaques allemandes faiblissent. — Au centre et dans les Vosges les alliés font de notables progrès.

Paris, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié.

"Entre la mer du Nord et l'Oise les attaques des Allemands ont été aujourd'hui moins violentes qu'hier.

"En Belgique nous avons fait des progrès au sud de Dixmude et au sud de Gheluwe, et nous avons maintenu toutes nos autres positions.

"Dans la région de l'Aisne une violente attaque allemande entre Braye-en-Laonnois et Vailly a complètement échoué."

* * *

Paris, 3.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"A notre aile gauche, les Allemands ont continué hier leur offensive, avec la même violence, en Belgique et dans le Nord de la France, particulièrement entre Dixmude et la Lys. Dans cette région, en dépit des attaques et des contre-attaques allemandes, nous avons fait de légers progrès sur tout le front, excepté au village de Messines, dont les alliés ont de nouveau perdu une partie.

"L'ennemi a entrepris un mouvement important contre la banlieue d'Arras. Ce mouvement se termina par un insuccès.

"Il en fut de même à Lihons et au Quesnoy-en-Santerre.

"Au centre, dans la région de l'Aisne, nous avons fait de légers progrès dans la direction de Tracy-le-Val, au nord de la forêt d'Aigue, ainsi que sur la rive droite de l'Aisne, entre cette forêt et Soissons.

"En amont de Vailly une attaque, dirigée contre celles de nos troupes qui occupent les hauteurs de la rive droite de l'Aisne, ne réussit pas plus que plusieurs autres attaques de nuit lancées sur les hauteurs du Chemin des Dames.

"Dans la région de Reims, entre l'Argonne et la Meuse, et sur les hauts de Meuse, on a remarqué une recrudescence de l'activité de l'artillerie lourde de l'ennemi. Le bombardement effectué par ces gros canons n'a cependant produit aucun résultat appréciable.

"A notre aile droite, un mouvement offensif de reconnaissance, tenté par l'ennemi sur Nomény, a été repoussé.

"Dans les Vosges, en plus du fait que nous avons recapturé les hauteurs qui dominent Côte Sainte-Marie, nous avons fait des progrès dans la région de Ban de Sapt, où nous occupons les positions d'où les batteries ennemies bombardaient Saint-Dié."

* * *

Londres, 3.—Le correspondant du "Times" dans le nord de la France, télégraphie que les alliés ont pénétré au nord et à l'est de Lille, qui, dit-il, "a certainement été évacué par l'ennemi, et il y a de bonnes raisons de croire que les alliés ont occupé la ville".

* * *

Londres, 3.—Le correspondant du "Times", dans le Nord de la France, en résumant la situation dit que les alliés s'approchent tous les jours plus près d'Ostende qui n'est plus occupé que par un nombre négligeable d'Allemands. Il ajoute que si les alliés sont victorieux sur l'Yser, ils s'empareront d'Ostende sans rencontrer de résistance.

Plusieurs correspondants du "Daily Mail", télégraphiant de différents points du front dans le nord de la France, disent que les alliés remportent des succès continuels, et qu'ils ont atteint Leffinghe, à 6 kilomètres d'Ostende. Ils annoncent que l'attaque allemande se produit principalement dans la direction de Leffinghe et Slype.

* * *

Londres, 3.—Le "Daily Chronicle" publie la dépêche suivante de son correspondant de Paris:

En comparant la situation, telle qu'elle était au 1er octobre, à celle qui existe au 1er novembre, on s'aperçoit qu'il y a un mois le point le plus important de la lutte se trouvait à 100 kilomètres de Paris, alors qu'aujourd'hui il en est à 250 kilomètres. La situation est, en vérité, bien meilleure qu'il y a huit jours, moment où, il n'y a plus aucune raison de le nier, la situation des alliés était critique.

* * *

Washington, 3.—D'après une dépêche adressée au gouvernement américain par le consul général des Etats-Unis en Belgique, M. Johnson, qui l'envoya à Sluis, Hollande, par un messager, la ville de Gand est complètement isolée.

Le consul général ajoute qu'il a donné l'ordre au consulat d'Ostende de fermer ses bureaux et de se rendre à Gand où il se trouve en sûreté mais sans communication avec l'extérieur.

A Washington les autorités officielles en déduisent que les combats, le long des côtes, ont été si violents que tous les Américains se sont retirés vers l'intérieur.

* * *

Rotterdam, 3.—Des renseignements, provenant des villages de la côte, disent que les duels d'artillerie, qui ont eu lieu entre les grosses pièces allemandes et la flotte anglo-française, ont démoli la plupart de ces villages Westende, Westkerke et Middelkerke sont en ruines.

Les Allemands n'ont pas renouvelé leurs tentatives de marcher sur Calais, et, selon toute apparence, ont abandonné ce mouvement.

* * *

Amsterdam, 3.—Le correspondant du "Handelsblad" à Sluis, télégraphie ce qui suit:

"Toutes les tentatives faites par les Allemands de percer la ligne des alliés entre Nieuport et Dixmunde ont échoué.

"Malgré les plus grands sacrifices, les Allemands n'ont pas réussi à gagner du terrain de l'autre côté du canal.

"De nombreux soldats allemands fatigués de la guerre, continuent à passer la frontière près de Sluis. Ils déclarent qu'il n'est plus question de bataille, et que la guerre est devenue une véritable boucherie."

* * *

Londres, 3.—Une forte canonnade a eu lieu au large de Foreland et a été entendue à Douvres cet après-midi.

Douze obus furent tirés, se succédant rapidement.

A Deal, la répercussion fit trembler les fenêtres. On pouvait apercevoir un contre-torpilleur anglais au large du banc de sable de Goodwin.

UN COMBAT NAVAL DANS LE PACIFIQUE

Le croiseur anglais "Monmouth" est coulé et le "Good-Hope" est considéré comme perdu

Valparaiso (Chili), 4.—Les navires de guerre allemands "Gneisenau", "Scharnhorst", "Nurnberg", "Leipsig" et "Dresden" ont attaqué aujourd'hui la flotte anglaise au large de Coronel (Chili). Le croiseur anglais "Good-Hope" a subi d'importants dégâts et, comme l'incendie y faisait rage, on suppose qu'il est perdu. Le croiseur anglais "Glasgow", très abimé, s'est réfugié dans le port de Coronel, où il est bloqué.

Les croiseurs allemands "Scharnhort", "Nurnberg" et "Gneisenau", indemnes, ont jeté l'ancre dans le port de Valparaiso, aujourd'hui à midi.

Les croiseurs anglais, sous le commandement de l'amiral Cradock, étaient depuis plusieurs semaines, à la recherche des navires allemands qui ont détruit de nombreux bateaux de commerce.

Le "Monmouth" est un croiseur de 9,800 tones qui date de 1899 et a un équipage de 655 hommes.

Le "Good-Hope", qui bat pavillon de l'amiral Cradock, déplace 14,100 tonnes et son équipage compte 900 hommes. Ce croiseur a été construit il y a 13 ans.

Le croiseur léger "Glasgow" date de 1909, a un déplacement de 4,820 tonnes et 376 hommes d'équipage.

Londres, 4.—Le sous-marin anglais "D-5" a été coulé ce matin à la première heure dans la mer du Nord par une torpille, placée par un croiseur allemand qui fuyait devant un croiseur anglais.

Deux officiers et deux hommes de l'équipage ont été sauvés.

Cette information est contenue dans un rapport de l'amirauté publié ce soir.

* * *

Londres, 4.—Le rapport ajoute qu'une escadre allemande a tiré sur la canonnière anglaise "Halcyan", qui effectuait des reconnaissances, et qu'un matelot a été blessé.

"Plusieurs tentatives d'engagement ont eu lieu, ajoute le rapport, à la suite desquelles les navires allemands ont dû se retirer en toute hâte, et bien que protégés par de petits croiseurs, on n'a pu les contraindre à accepter aucun engagement.

"Le croiseur allemand qui s'est retiré le dernier a jeté plusieurs torpilles, et le sous-marin "D-5" a été coulé par l'une d'elles."

TOUJOURS LES MEMES MENSONGES

Ce n'est pas la Turquie, mais la Russie qui a commencé les hostilités

Berlin (via Amsterdam et Londres), 3.—"Il est nécessaire de faire savoir que ce n'est pas la Turquie qui a déclaré la guerre, mais la Russie, dit le "Lokal Anzeiger" en commentant la situation russo-turque.

"L'attaque de Théodosia par la Turquie a été la conséquence naturelle de l'outrageuse attaque de l'intégrité turque par la Russie. La rupture de la paix est l'oeuvre de la Russie."

Le "Tageliche Rundchau" dit que l'action de la Turquie était attendue depuis longtemps par le monde entier, à la suite des effronteries anglo-françaises contre la Porte.

"La Turquie, ajoute le journal, doit être complimentée sur son honorable décision. Nous ne recherchions pas d'alliés, mais nous accordons le plus cordial accueil à ceux qui prennent notre parti et qui savent reconnaître où existent les meilleurs avantages."

Le "Tageblatt" dit que le premier coup frappé par la flotte turque dans la mer Noire sera dur à la Russie qui, à la fin du siècle dernier, avait menacé de s'emparer de l'Arménie et avait demandé à l'Allemagne de l'aider.

"Le second coup de la flotte turque, espère-t-on, sera porté contre l'Angleterre qui, depuis longtemps, cherchait à affaiblir la Turquie."

UN BEAU FAIT D'ARMES

Chargeant àpied avec leurs lances, deux régiments de dragons s'emparent d'un village

Paris, 3.—L'avis semi-officiel suivant a été publié cet après-midi:

"Au cours d'une de nos attaques, dans la journée d'avant-hier, l'infanterie ennemie, supportée par l'artillerie, était solidement établie dans un village. Deux régiments de dragons ayant mis pied à terre, chargèrent, la lance à la main, et s'emparèrent du village, dans lequel l'ennemi abandonna plus de 200 morts et 200 blessés."

LES SUCCES DES ALLIES

Les fusiliers marins français se couvrent de gloire

Paris, 3.—Les officiers qui reviennent du front, racontent que les violents engagements qui se sont livrés tous ces jours-ci, sur l'extrême gauche des alliés, près de la côte, ainsi que dans le voisinage d'Ypres et d'Arras, ont été pour les alliés une série de succès.

Partout, disent-ils, les troupes belges, françaises et anglaises, ont résisté aux attaques des colonnes allemandes et ont répondu par des contre-attaques si violentes, que cela a permis aux alliés d'avancer de plus en plus et de coopérer ainsi à la réoccupation prochaine de la Belgique.

On reste étonné, déclarent ces officiers, de voir la manière dont les Allemands lancent de temps à autre, des masses d'hommes sur les positions des alliés.

Chez ces derniers, l'opinion dominante est que les Allemands sont résolus à percer nos lignes, coûte que coûte. Mais les sacrifices héroïques qu'ils ont accomplis ont été inutiles, car après avoir rempli le rôle de bêlier humain, ils se sont vus contraints de reculer sans avoir pu remplir leur tâche.

Le courage des alliés, malgré leur grande fatigue et les efforts surhumains qu'ils doivent accomplir chaque jour a été remarquable.

Des bataillons de marins français, formés des réservistes de la flotte, se sont couverts de gloire, dans une terrible charge à la baïonnette effectuée près de la côte, qui a contribué pour beaucoup à forcer les Allemands à battre en retraite.

Département des patrons



Ce joli petit costume comprend un dessons en un morceau avec lequel les manches ne font qu'un. Sur le devant la tunique est ramassée aux épaules et assez ample à la taille où se trouve une ceinture. La sous-jupe est du même tissu que la blouse et en trois morceaux. Généralement on emploie deux tissus différents pour ce costume mais cela n'est pas nécessaire.

Le patron No 6,894 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande pour la tunique et la blouse de dessus 3 verges d'un tissu de 44 pouces, pour la jupe et doublure et le dessous 2⅛ verges d'un tissu de 36 pouces de large, pour la sous-jupe et les manches 1⅝ verge d'un tissu de 44 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Joli patron de jupe pour costume de marche et de sortie. La taille peut être ou haute ou régulière et se trouve un peu ramassée au haut en arrière. Elle ferme sur le devant. On peut employer des tissus tels que la serge, le chéviot, le "corduroy" et autres identiques. Le gilet peut être du même genre ou différend.

Le patron de jupe No 6,876 est pour mesures de taille de 22 à 32 pouces. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissu de 36, 44 ou 54 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

RECULADE ALLEMANDE EN BELGIQUE

Les troupes du kaiser ont définitivement abandonné la rive gauche de l'Yser et battent précipitamment en retraite abandonnant leurs blessés

Paris, 6.—Le bulletin officiel suivant été publié:

"Il n'y a aucune modification importante à signaler dans la situation.

"Dans le nord, nous avons fait de légers progrès à l'est de Messines.

"Sur plusieurs points du front, des duels d'artillerie ont été engagés, mais sans grands résultats, notamment à l'ouest de Lens entre la Somme et l'Ancre, dans l'Argonne et dans la forêt d'Apremont".

* * *

Paris, 6.—Le bulletin officiel suivant a été publié:

"A notre aile gauche, au nord, la situation n'a pas changé depuis hier. L'ennemi s'est replié sur la rive droite de l'Yser. Nous avons repris Lombaertzyde. Sur la rive gauche de l'Yser, les Allemands n'occupent plus que la tête d'un pont à mi-chemin entre Dixmude et Nieuport. Ils ont abandonné en plus des prisonniers et des blessés, une quantité considérable de matériel de guerre comprenant des pièces d'artillerie qui s'étaient embourbées.

"Entre Dixmude et la Lys, la bataille a continué avec des alternatives d'avance et de recul, mais le résultat général se traduit par un progrès perceptible des forces alliées.

"Entre la Lys et la région d'Arras, il y a eu un duel d'artillerie et de légers engagements.

"Entre la région d'Arras et l'Aisne, à l'est de Quesnoy-en-Santerre, nos troupes ont avancé jusque sur les hauteurs de Parvillers.

"Au centre, l'attaque lancée par les Allemands sur la rive droite de l'Aisne, dans la région de Vailly, qui nous avait obligés à céder les hauteurs au nord de cette ville, ne s'est pas continuée hier. Une contre-attaque de notre part nous a permis de réoccuper une partie du terrain perdu.

"Dans la région de Reims, on signale une violente canonnade. Les violentes attaques des Allemands dans cette région, sur les hauteurs du Chemin-des-Dames, ont été repoussées.

"Entre Reims et la Meuse et dans la région de la Woevre, aucune action importante ne s'est produite.

"A notre aile droite, dans les Vosges et en Lorraine, il n'y a également rien à signaler."

* * *

Londres, 6.—Le correspondant du "Central News" à Amsterdam télégraphie que le bruit du canon a été entendu distinctement à Gand et que c'est là une indication faisant entrevoir que les Allemands se retirent sur tout le front de Bruges à Thielt, à 25 kilomètres environ au sud-est de Bruges.

* * *

Londres, 6.—Le correspondant du "Chronicle", en télégraphiant du nord de la France, dit:

"Nieuport a eu beaucoup à souffrir du bombardement des alliés et des Allemands; il fut perdu et repris trois fois en un jour.

"La ville est en ruines: plus personne n'y reste: on ne rencontre que des monceaux de cadavres recouvrant le sol."

* * *

Londres, 6.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter dit:

"Suivant le correspondant du "Telegraff" à Sluis, la bataille de l'Yser a été hier des plus sévères.

"On signale que les alliés ont repoussé les Allemands dans le village de Jobeke, entre Ostende et Bruges.

"Plusieurs trains, remplis de troupes nouvelles, sont passés par Bruges sans s'arrêter.

"Les Allemands, à Bruges, attendent une attaque des alliés.

"Tous les ponts-levis sont levés dès qu'il fait nuit."

LES OPERATIONS TURQUES

Les Russes occupent plusieurs points stratégiques de la plus haute importance

Pétrograde, 7.—Une armée turque, forte de 90,000 hommes, et comprenant les 9e, 10e et 11e corps d'armée, est massée, dit le "Novoe Vremya", le long de la frontière du Caucase. De nombreux villages ont été occupés par les avant-postes de cette armée.

Dans des conditions normales, cette armée se composerait de 80 bataillons d'infanterie, 60 batteries d'artillerie avec 230 canons et 40 escadrons de cavalerie régulière. Mais il s'y est ajouté 50 régiments de cavalerie kurdes, forts de 20,000 hommes.

L'avance soudaine et énergique des troupes russes a pour but, croit-on à Pétrograde, de débander les tribus kurdes qui ne sont que peu intéressées au succès des armes turques et se préoccupent beaucoup plus de la sécurité de leurs propres villages.

Parmi les villes occupées par les Russes, se trouve Akhty, important point de jonction des routes de la vallée supérieure de l'Euphrate.

Le bruit court à Pétrograde que le général Sanders pacha va prendre le commandement des troupes turques dans le Caucase.

* * *

Paris, 7.—Une dépêche de Bordeaux à l'agence Havas dit que le général Mehmed Chérif pacha, chef du parti de l'opposition en Turquie, dont les sympathies pour la France sont bien connues, a télégraphié au président Poincaré et au conseil des ministres son indignation sur les mesures prises par la Turquie, qui, déclare-t-il, a signé sa condamnation à mort.

* * *

Londres, 7.—L'Angleterre a annoncé officiellement aujourd'hui qu'elle annexait l'île de Chypre, dans la Méditerranée. Cette île, qui est de grande valeur, quoique comme louée par la Turquie, était autant dire possession anglaise depuis des années, car elle a été gouvernée par un Anglais et son commerce contrôlé également par les Anglais.

Il a été officiellement annoncé aujourd'hui qu'en raison des actes hostiles commis par la Turquie, l'état de guerre existait entre la Turquie et l'Angleterre.

LA TURQUIE ET LA TRIPLE ENTENTE

Les ambassadeurs de Turquie à Londres reçoivent leurs passeports

Paris, 4.—Rifaat pacha, ambassadeur de Turquie en France, si l'on en croit l'agence Havas, a demandé ses passeports qui lui ont été remis ce matin à Bordeaux.

* * *

Londres, 4.—Le ministère des affaires étrangères, a remis aujourd'hui ses passeports à Tewfik pacha, ambassadeur de Turquie. Ce dernier quittera Londres demain matin.

L'ambassade d'Amérique se prépare à prendre la suite de l'ambassade turque. Le premier secrétaire de l'ambassade américaine, M. Erwin Laughlin, a rendu visite aujourd'hui à l'ambassadeur turc pour discuter les détails du transfert.

Tewfik pacha s'est refusé à fournir aucun détail.

UN APPEL AUX ARMES

Le gouvernement belge fait appel à tous les hommes de 18 à 30 ans

Londres, 9.—Un nouvel appel a été adressé à tous les Belges et est contenu dans une proclamation officielle que le gouvernement belge a publié à Londres.

En parlant des milliers de Belges qui ont été chassés de leur pays, cette proclamation dit:

"Parmi les familles belges, il y a encore beaucoup d'hommes aptes à porter les armes. Un grand nombre est venu volontairement se joindre à l'armée, mais il est indispensable que tous fassent de même sans retard.

"Nous faisons un appel solennel à tous les Belges valides, entre 18 et 30 ans, pour s'engager pendant la durée de la guerre. Toutes les facilités seront données à ces hommes par les consuls belges pour leur permettre de joindre les centres d'enrôlement en Angleterre ou en France.

"Les Belges entre 18 et 30 ans qui n'auront pas répondu à cet appel au 15 novembre pourraient être requis pour le service militaire, d'accord avec la loi."

LES ALLEMANDS CONTINUENT A RECULER EN BELGIQUE

Ils abandonnent près de l'Yser une quantité considérable de matériel de guerre. Les Français regagnent le terrain perdu au nord-est de Soissons

Paris, 5.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Les seuls rapports reçus, ce soir concernent la région de Vailly, où nous avons fait une contre-attaque et repris la ferme de Metz, la région de Four-de-Paris, Saint-Hubert et la région de l'Argonne, où nous avons repoussé les attaques alemandes et gagné quelque terrain."

* * *

Paris, 5.—Le communiqué officiel suivant a été publié:

"A notre aile gauche, l'ennemi semble avoir complètement abandonné la rive gauche de l'Yser, en aval de Dixmude. Des reconnaissances faites, par des corps de troupes des alliés, sur les routes qui traversent les régions inondées ont réussi, sans rencontrer grande opposition, à reprendre possession des points de passage de la rivière.

"Au sud de Dixmude et dans la direction de Gheluwe, notre avance a été particulièrement sensible.

"Dans la région du nord de la Lys, malgré les attaques déterminées de l'ennemi, notre front a été partout maintenu ou rétabli à la fin de la journée.

"De nouvelles attaques lancées par les Allemands dans les environs d'Arras, entre Lihons et contre Le Quesnoy-en-Santerre, ont complètement échoué.

"Au centre, dans la région de l'Aisne, nous avons fait des progrès à l'est de la forêt de l'Aigue. A l'est de Vailly, celles de nos troupes qui occupaient des positions sur les pentes du plateau qui se trouve au nord des villages de Chavonne et de Soupir ont été forcées de se retirer dans la vallée qui se trouve à l'est de cette dernière localité. En amont, nous avons maintenu nos positions sur la rive droite de la rivière.

"Pendant toute la journée d'hier, une violente canonnade a fait rage entre Reims et la Meuse, ainsi que sur les Hauts de Meuse.

"De nouveaux efforts, faits par les Allemands dans la forêt de l'Argonne, ont été tenus en échec.

"Nous avons continué à faire des progrès au nord-ouest de Pont-à-Mousson.

"A notre aile droite il s'est produit quelques engagements favorables à nos armes, le long de la Seille."

* * *

Le Havre, 5.—Le bulletin officiel suivant a été publié par l'état-major belge:

"L'ennemi s'est retiré vers l'Est, abandonnant ses morts et ses blessés.

"Nos troupes se maintiennent sur les positions qu'elles ont occupées hier.

"Nos avant-gardes, qui se sont avancées vers l'Yser, ont trouvé partout des signes de retraite précipitée."

* * *

Washington, 5.—Les dépêches reçues hier à l'ambassade de France ajoutent les deux détails suivants au communiqué officiel publié à Paris:

"A la suite du recul des Allemands au sud de Dixmude, nos troupes, vers la fin de la journée, ont pris l'offensive.

"D'autres attaques, faites par les Allemands sur la rive droite de l'Yser, près de Bourg et de Comin, ont échoué."

* * *

Paris, 5.—Les Allemands ont recommencé, dimanche et lundi, de bombarder Reims avec violence, si l'on en croit une dépêche envoyée de Bordeaux au "Temps".

* * *

Un des combats suprêmes de cette guerre a eu lieu dimanche dernier, dit le correspondant du "Daily Mail" dans le nord de la France.

"Les Allemands ont concentré leurs forces dans un immense effort destiné à s'emparer d'Ypres. Couvertes par le feu de leur artillerie, d'énormes masses ennemies se précipitèrent sur les lignes des alliés.

"L'ordre impérial était de prendre Ypres à n'importe quel prix, et pour tâcher d'exécuter cet ordre, les chefs allemands sacrifièrent leurs soldats sans compter. Des deux côtés, les pertes furent énormes. Le combat dura pendant toute la journée, mais le soir, Ypres était, comme il est encore, entre les mains des alliés.

"On rapporte que le kaiser encourageait ses troupes par sa présence."

* * *

Londres, 5.—Une dépêche de Rotterdam au "Times" faisant sans doute allusion aux opérations qui ont eu lieu hier, dit:

"Un combat violent, qui semble avoir pour but de couvrir des mouvements d'importants corps de troupes dans la direction du sud, a lieu aujourd'hui le long de l'Yser.

"Les Allemands, accompagnés de canons et de fourgons de munitions, ont quitté Bruges, se dirigeant sur Courtrai.

"Les aviateurs des alliés montrent beaucoup d'activité. On rapporte qu'une bombe, tombée à Thielt, a tué trois officiers d'état-major allemands.

"Après avoir violemment attaqué les Anglais le long de l'Yser, le gros de l'armée allemande fait évidemment un effort désespéré pour briser les lignes françaises, plus au sud, et marcher sur Calais."

* * *

Le correspondant du "Daily Mail" à Calais télégraphie:

"L'angle avancé des lignes alliées, que le kronprinz de Bavière et le grand-duc de Wurtemberg ont essayé d'écraser entre leurs armées, continue à enfoncer sa pointe menaçante au coeur même des lignes allemandes, à l'est d'Ypres, et a, en fin de compte, fait échouer leur marche sur Calais.

"Dans le cours des trois dernières semaines, les Allemands qui s'étaient avancés jusqu'à 25 kilomètres d'Ostende, ont été forcés de céder 8 kilomètres, subissant des pertes estimées entre 35,000 et 50,000 hommes."

LA GUERRE A LA TURQUIE

La France déclare officiellement la guerre

Paris, 8.—La France a définitivement déclaré la guerre à la Turquie. La Russie, dit-on, a pénétré en Arménie avec quatre corps d'armée, et a commencé à attaquer les Turcs sur un front ayant de 150 à 200 kilomètres de long.

Washington, 8.—Une dépêche officielle du ministère des affaires étrangères en France, a confirmé aujourd'hui à l'ambassade de France le rapport du gouvernement français, annonçant qu'un état de guerre existait entre la France et la Turquie.

Ci-dessous, texte de la dépêche:

"Les actes hostiles, commis par la flotte turque, commandée par des officiers allemands, ayant entraîné la mort de deux Français et causé de sérieux dégâts aux navires, n'ayant pas été suivi du renvoi des officiers allemands de l'armée de terre et de mer, ce qui aurait dégagé la responsabilité de la Turquie, le gouvernement de la république est obligé de considérer par cet acte, qu'un état de guerre existe entre la France et la Turquie.

"En conséquence, l'ambassadeur de France à Constantinople et le personnel ont quitté cette ville, de même que les consuls de l'empire ottoman ont quitté Bordeaux aujourd'hui."

Constantinople, 8.—Une dépêche officielle fait savoir que l'un des navires de guerre anglais bombardant les Dardanelles a été atteint par un obus provenant des forts, ce qui a provoqué une explosion à bord.

Amsterdam, 8.—Le "Vossische Zeitung" a publié une dépêche de Sofia (Bulgarie), disant que les croiseurs turcs avaient bombardé avec succès Batoum, place forte et port de mer russe situé sur la mer Noire.

Rome, 8.—La "Tribuna" publie une dépêche de Pétrograde concernant les opérations russes en Arménie. La dépêche dit que les journaux russes ont remplacé le mot Constantinople par le mot Tsargrade, traduction de ce mot en vieux slave.

La dépêche ajoute:

"Les Russes, en Arménie, opèrent sur un front ayant une longueur de 200 kilomètres. Ils sont entrés en Turquie par deux routes: une colonne s'est dirigée sur Erzeroum et l'autre a pris la direction du Sud.

"Partout les Arméniens ont accueilli les Russes avec enthousiasme: ils regardent cette guerre comme une guerre de délivrance. Plusieurs régiments turcs ont été faits prisonniers."

UNE INTRIGUE ALLEMANDE ECHOUE

La Turquie fait des excuses à l'Angleterre pour le bombardement des ports russes de la mer Noire

Londres, 4.—Le grand-vizir turc a fait des excuses pour les récents événements qui se sont passés dans la mer Noire.

"Le texte de la note d'excuses turque n'a pas été publié cet après-midi. Pendant toute la journée on avait laissé entendre que l'Angleterre retardait le commencement des hostilités, dans l'espoir de recevoir, au dernier moments, des excuses de la Porte. Malgré le peu de confiance qu'on ait dans cet espoir, l'absence de déclaration de guerre officielle montrait que, malgré le pessimisme de la presse anglaise, le dernier mot n'était pas dit."

* * *

Washington, 4.—Un message de l'ambassadeur Morgenthau, daté de samedi soir et retardé dans la transmission, dit que les ministres de l'agriculture et de l'intérieur turcs, ont demandé à l'ambassadeur de Russie avant son départ, par l'intermédiaire d'un diplomate neutre, à quels termes la Russie consentirait à maintenir la paix, et si des excuses lui donneraient satisfaction.

L'ambassadeur russe répondit qu'il avait reçu des instructions pour quitter Constantinople, mais que si tous les officiers allemands étaient renvoyés de l'armée et de la marine turque et s'il recevait de nouvelles instructions de Pétrograde, il reviendrait.

* * *

Athènes, 4.—La canonnière turque "Berak-Reis" et le croiseur auxiliaire turc "Kanili-Adda" ont été coulés dans le golfe de Tchesme, Asie Mineure, à 70 kilomètres au sud-ouest de Smyrne.

Une escadre franco-anglaise pénétra dans le golfe de Tchesme ce matin, à la recherche de ces deux navires qui furent trouvés et coulés. Ni l'un ni l'autre n'étaient de grande valeur.

Bordeaux, 4.—Le gouvernement français a publié la note suivante au sujet de l'attitude de la Turquie:

"A plusieurs reprises le gouvernement français a pris note de regrettables violations de neutralité commises par la Turquie, principalement dans la conduite des autorités militaires et navales à l'égard de l'Allemagne. Le nombre des situations données aux officiers a toujours été en augmentant. L'envoi d'Allemagne en Turquie d'armes et de munitions et la réception faite aux croiseurs "Breslau" et "Goeben", ont à bon droit alarmé le gouvernement français.

"En plus de cela, les Turcs ont, sans provocation, commis des actes de guerre sur les ports russes. En conséquence, le gouvernement français, agissant d'accord avec la Russie et l'Angleterre, disposé à croire que la responsabilité de ces actes incombait aux officiers allemands, qui cherchaient à usurper l'autorité des chefs ottomans, a proposé à la Sublime Porte de séparer la politique ottomane de celle de Berlin en renvoyant les officiers allemands.

"Ce renvoi n'a pas eu lieu et l'attitude de la Turquie présente les mêmes inconvénients que si l'état de guerre existait, puisque les alliés sont obligés de détacher une certaine portion de leurs forces pour se garder contre des aggressions turques.

"Il est résulté de cet état de choses que les ambassadeurs français, anglais et russe à Constantinople ont demandé leur passeports et ont quitté la Turquie.

"Les intérêts français en Turquie ont été laissés entre les mains de l'ambassadeur des Etats-Unis alors qu'en Palestine s'en est chargé.

"D'Algérie, de Tunisie et du Maroc arrivent des dépêches assurant que les Musulmans comprennent parfaitement la faute commise par la Turquie en remettant entre les mains de l'Allemagne sa souveraineté et son indépendance.

"L'Allemagne veut entraîner une section importante de l'Islamisme dans une lutte qui ne peut qu'être désastreuse et il est certain que l'Afrique septentrionale n'aidera en aucune façon les Turcs à compromettre la cause musulmane."

* * *

Londres, 4.—Tewfik pacha, ambassadeur de Turquie en Angleterre, a reçu aujourd'hui ses passeports.

La guerre n'a pas été encore formellement déclarée avec la Turquie, mais le rappel de Constantinople des ambassadeurs de France, de Russie et d'Angleterre est regardé à Londres comme équivalant à un signal d'hostilités que la Turquie a prévenu par une expédition navale dans la mer Noire et en faisant, dit-on, pénétrer ses troupes sur le territoire égyptien.

* * *

Londres, 4.—Une dépêche envoyée hier de Pétrograde dit que les journaux annoncent que les croiseurs "Goeben" et "Breslau" et 4 torpilleurs turcs ont bombardé hier matin la côte voisine de Sébastopol ainsi que les docks et la gare de cette ville. Les batteries russes placées sur le rivage ont répondu.

Les navires de guerre précités ont disparu le long des côtes de Crimée dans la direction de l'est après avoir causé des dommages insignifiants.

Les batteries russes de Constantinople ont forcé le "Goeben" à cesser le bombardement de cette place forte de la mer Noire, en l'obligeant à se retirer. La station radiographique placée sur le rivage a intercepté un message du "Goeben", disant:

"Endommagé. Retourne à Constantinople pour réparations."

* * *

Londres, 4.—La communication envoyée aux puissances de la triple entente par la Turquie, relative à l'incident de la mer Noire, n'a pas encore été publié ici.

Il est bien entendu que toute explication donnée devra faire connaitre les garanties promises par la Turquie et les réparations qu'elle s'offre à payer pour les hostilités auxquelles elle s'est livrée.

SUCCES RUSSES

En Russie et en Pologne, les forces allemandes battent en retraite

Paris, 6.—Le communiqué officiel publié dit:

"En Russie et dans la Prusse orientale, les Allemands se tiennent sur la défensive et les Russes, à certains points du front, font de sérieux progrès. En Pologne, les troupes russes ont occupé Szadek, Lask et Bosproza, sans rencontrer de résistance sérieuse. A l'ouest de Kielce, les Allemands ont battu en retraite sur Wloszcowa et Andreyeff. Les Autrichiens, qui ont été repoussés au sud-est de Kielce, occupent la région se trouvant au nord de Sandomir. Des engagements ont eu lieu à Rozwadoff et Nisko, villes situées sur la San et ont été favorables aux Russes, qui continuent de traverser la rivière. L'état-major général allemand a été transféré à Czenstochoka, près de la frontière de Silésie.

Berlin, 6, radiogramme reçu à la station de Sayville, L. I.—On a fait savoir, à Vienne, que les forces autrichiennes en Pologne, après avoir tenu les Russes en échec sur la Lysagora, ont continué de se retirer sur les positions qu'elles avaient choisies auparavant.

Il n'y a rien de changé dans la situation en Galicie.

Les Autrichiens se sont emparés d'une grande quantité de provisions et fournitures provenant des Serbes qui, se trouvant dans le district de Maeva, ont battu en retraite précipitamment.

* * *

Pétrograde, 6.—Le communiqué officiel suivant venant de l'état-major général russe a été publié:

"Un brusque changement a été constaté depuis hier sur le front de la Prusse orientale où l'ennemi, qui durant ces derniers temps se tenait presque partout sur la défensive a commencé à se retirer à certains points. Cette retraite a été précipitée sur l'aile gauche de l'ennemi qui s'est rejeté rapidement sur Biala et Lyck. Nos troupes ont pris Bakalarjevo, s'emparant d'une grande quantité d'armes et de munitions et faisant prisonnière une compagnie allemande.

"Sur la rive gauche de la Vistule, les Allemands continuent leur retraite précipitée vers la frontière.

"Les arrières-gardes ont été délogées de Kolo et de Pzredborz. Dans la matinée du 3 novembre, nous avons repoussé les Autrichiens au delà de Kielce, ville que nos troupes ont occupée faisant 600 prisonniers et s'emparant de mitrailleuses. Le même jour nous avons remporté une victoire décisive sur les Autrichiens sur tout le front de Kielce à Sandomir. L'ennemi a été repoussé rapidement. Nos troupes se sont emparées de Sandomir, qui est un point stratégique important.

"Dans la région, au sud de Kielce, nous avons fait prisonniers la semaine dernière, 200 officiers et 15,000 soldats, et avons pris un grand nombre de canons et de mitrailleuses. Pendant la nuit du 3 novembre, les Autrichiens ont tenté plusieurs furieuses mais inutiles attaques, et ont battu en retraite. Nos troupes sont bien installées dans la région de Nisko et de Rudnik.

"Il n'y a rien à signaler sur le reste du front."

LE COMBAT NAVAL DU PACIFIQUE

Valparaiso, 7.—On apprend que le croiseur anglais "Glasgow" et le transport "Otranto" se sont échappés après le combat naval qui a eu lieu dimanche au large des côtes du Chili. On a intercepté des messages de télégraphie sans fil, émis par le "Glasgow", qui cherchait à se mettre en communication avec le "Good-Hope". Ce dernier n'a pas répondu. On croit que le "Good-Hope" et le "Monmouth" ont été perdus corps et biens.

On n'a aucun renseignement sur les faits et gestes des croiseurs allemands "Leipzig" et "Bremen".

Contre l'asthme et le catarrhe.—C'est un des principaux mérites de l'Huile Electrique du docteur Thomas qu'elle vaut pour l'usage interne comme pour l'usage externe. Ceux qui souffrent de l'asthme et du catarrhe se rendront compte que l'emploi de l'Huile Electrique leur donnera un soulagement immédiat. Beaucoup de gens atteints de ces maux ont été soulagés par l'Huile Electrique et en ont témoigné.

DANS L'ADRIATIQUE

Une belle lettre de marin

Un collaborateur du "Temps" a reçu d'un officier de marine la lettre suivante, que nous sommes heureux de publier:

Il faut beaucoup me pardonner. Mon silence n'est point volontaire. Nous faisons un métier fort dur, écrasant même, qui laisse peu de temps pour le sommeil et point pour la plume. Encore que, dans deux ou trois jours, nous espérions tirer du canon, et pour de bon, sur des Austrogoths qui ne veulent point du combat, la guerre est pour nous sans cette gloire, qui selon les nouvelles de la T. S. F., les seules qui nous parviennent, accompagne les armées de la France.

Notre oeuvre est utile, fondamentale. Grâce à nous, grâce à nos amis anglais, la France ne souffre point de la faim. Elle peut nourrir ses enfants, ses soldats et les lamentables réfugiés de la Belgique et les prisonniers d'Allemagne. Nous avons balayé les mers. Le drapeau noir, blanc et rouge n'existe nulle part. Qu'importent nos veillés, nos angoisses, puisque tout cela permet à la patrie d'attendre avec confiance!

Plus tard.—Je suis heureux de vivre ces heures. Je descends d'un quart de dix heures du soir à trois heures du matin. Jamais la splendeur de notre métier de marin ne m'a paru plus belle. Il faisait une nuit noire, un vent terrible, une houle monstrueuse; c'est le vent qu'on appelle "bora" et que les Grecs appelaient borée. Tous les feux éteints. Plus sombres que la nuit, sans un bruit à bord, les bâtiments, l'un derrière l'autre, veillent la mer pour ne rien laisser passer. Il y en a pourtant à dix milles au nord et au sud, qui font leur croisière aveugle. Tout semble dormir.

Notre matelot d'avant et celui d'arrière, perdus dans l'ombre, ont l'air de fantômes qui roulent et tanguent sans que personne à bord sorte d'un incompréhensible silence. Mais les canons sont braqués, un homme derrière chaque pièce chargée, le doigt sur la détente, ne ferme pas les yeux du moment où il arrive à celui où on le relève. Là-haut les projecteurs sont prêts, d'un coup de bouton, à éclairer, à fouiller, à harceler. Et sur la passerelle, l'officier de veille seul devant Dieu, les yeux dans la jumelle fouille pendant des heures et des heures, cette nuit noire et cette houle.

* * *

Il ne lui faut pas une défaillance de regard, de l'esprit, de la décision. Cette seconde de défaillance serait peut-être celle où l'ennemi tapi entre deux lames enverra la torpille, ou sèmera la mine qui engloutissent. Par moment, dans un lointain irréel, on voit de grands pinceaux de projecteurs: ils tâtonnent le ciel et la mer, s'arrêtent soudain, et le vent porte le bruit d'une rafale de projectiles. Et puis, plus rien, projecteurs et canons se taisent. C'est la nuit, la houle et le silence. Mais le coeur bat plus vite. "Ils" sont par là rôdant. Tout à l'heure peut-être ce sera mon tour.

On voudrait crever les verres des jumelles et illuminer l'étendue D'où viendront-ils? Et soudain quelque chose de blanc, comme la moustache de l'eau sur une étrave, luit sur une crête: "Alerte! 1,500 mètres! 80 degrés à tribord! Projecteurs éclairés! Plus à gauche! Dérive 58! Commencez le feu!" Toutes les ombres couchées ont bondi aux pièces. Dans le faisceau paré, blafard, un spectre à trois ou quatre cheminées qui fonce comme un lévrier sur l'écume, 15 canons crachent à la fois sans s'arrêter; le vaisseau fantôme est devenu un volcan. "Plus à droite! Mille mètres!"

Le torpilleur ennemi disparait dans une auréole de coups, de gerbes d'eau toutes blanches sous l'électricité livide, mais il approche avec la mort. "800 mètres!" Les coups se rapprochent, font un mur d'eau et de fer, et voilà que dans l'auréole des gerbes, on voit quelque chose de rouge, de noir, de fauve, comme un coup de poing sur l'oeil. Un obus a éclaté dans le ventre de l'autre et tout saute. "Cessez le feu! Projecteurs, suivez le but!" On y va voir, recueillier les morts, les blessés.. Il ne reste rien, à peine quelques bouts de bois: l'artillerie française est diabolique. "Eteignez!"

* * *

On reprend la route, la veille, le silence, l'obscurité. Les servants se recouchent, le pointeur debout attend et l'officier de veille qui a sauvé mille existences fouille à nouveau ce noir plein de dangers. Le bateau roule et tangue, il fait froid et triste, mais la mer est un peu plus libre et la France mieux protégée.

Et puis, vers trois heures du matin, une voix chuchote à l'oreille de l'officier: "Je prends la suite.—Bien. Tout le monde est à son poste. Bonne veille.—Bonne nuit." On descend, on s'allonge tout vêtu et on dort comme un plomb; on a la confiance implicite dans celui qui est là-haut, car on n'aurait même pas le temps de se réveiller si le malheur survenait et l'on sait que celui qui est là-haut ne faillira pas.

Cinq heures après, debout, et la veille contre les sous-marins. Petit à petit le drapeau de la France remonte sur l'Adriatique libre, jusqu'au jour. Il démontera les mâts, dans la grande bataille, l'étendard dont la devise est de gouverner l'orbe des terres.

Je devrais dormir car il est quatre heures du matin. Mais descendant de la veille, j'ai pensé à vous, ce qui n'est pas rare. Le sommeil se faisant attendre, j'ai compris que je penserai à vous jusqu'à ce que je vous aie écrit. C'est fait. Il vaut mieux ainsi, car je ne sais pas quand j'aurais pu le faire. Nous montons vers le nord, nous allons au sang. Qu'ils viennent et nous sonnerons, nous aussi l'hallali courant. Avant peu de jours, le canon parlera pour de bon à dix mille mètres de distance, et à dix mille mètres, même à douze mille, nos salves ne manquent jamais.

UN BEL EXPLOIT D'AVIATEURS FRANCAIS

Ils lancent des bombes sur un chateau abritant l'état-major allemand

Dans le nord de la France, 3.—Des aviateurs français se sont distingués aujourd'hui aux dépens des Allemands. Un groupe de 6 biplans et 2 monoplans, quittant leur base à Dunkerque, se dirigèrent vers le sud-est de Dixmude pour attaquer un château, plaisamment entouré de bosquets, dans lequel l'état-major allemand avait établi son quartier général après avoir été chassé de l'hôtel Majestic à Ostende par les canons des navires de guerre.

A eux tous les aéroplanes transportaient 240 bombes. Les avions passèrent l'un après l'autre au-dessus du château en lançant quelques-uns de leurs projectiles. A peine une demi-douzaine de bombes avaient-elles atteint le toit du château, que murs et charpentes s'effondraient au milieu des flammes.

Les officiers de l'état-major allemand s'enfuirent de tous côtés et cherchèrent un abri dans les bosquets du parc où vinrent les trouver de nouvelles bombes lancées par les aviateurs qui formaient l'arrière-garde de la patrouille aérienne. Cette besogne terminée, les avions retournèrent à Dunkerque où tous arrivèrent sains et saufs dans la soirée.

COMBATS SUR LES RIVES DE L'YSER

Les Allemands reculent et les Belges occupent les deux rives. — La bataille continue entre Dixmude, Ypres et Roulers

Londres, 9.—Une dépêche envoyée d'Amsterdam à l'agence Reuter est ainsi conçue:

"Le "Telegraaf" apprend de Sluis (Hollande) que les Allemands ont quitté les bords de l'Yser, et que les Belges ont occupé les deux rives de cette rivière. Le dernier village qui ait été évacué a été Stuyvekenskerke, et les troupes en le quittant sont retournées à Bruges.

"La bataille continue dans le triangle formé par les villes de Dixmude, Roulers et Ypres. Un grand nombre d'habitants quittent Bruges, et prennent la direction de la Hollande."

Le correspondant du "Daily News", dans le nord de la France, a télégraphié jeudi ce qui suit:

"Le combat principal continue maintenant un peu plus au sud dans les environs d'Armentières et sur la frontière, à quelques kilomètres à l'est de Nieppe.

"Lille est en flammes et battu en brèche. Les alliés y sont entrés et se sont vus obligés d'en sortir et nos projectiles ont mis le feu à la partie ouest de la ville. Si nous ne pouvons chasser l'ennemi nous devons le pousser vers les Flandres au milieu des flammes et de la fumée.

"On annonce que l'empereur Guillaume, accompagné de son état-major, dirige les opérations depuis Tournai, ville belge située près de la frontière, ayant pour objectif Boulogne et Calais, en passant par Hazebrouck et Saint-Ouen, où si les Allemands réussissent à percer nos lignes, ils rencontreront une route les conduisant directement à la côte. La bataille qui se livrera en cet endroit ne sera pas terminée avant plusieurs jours."

Le correspondant du "Daily Mail" dans le nord de la France, télégraphiant le 7 novembre, décrit la satisfaction éprouvée par les habitants de Calais et de Dunkerque et des petites villes et villages voisins le jour où les Allemands ont battu en retraite, retraite qui, dit-il, n'équivaut à rien moins qu'une déroute.

Il dit encore:

"L'aile droite des Allemands a été mise en pièces comme un verre de vin qui tombe. Canons, magasins d'approvisionnements, fusils et même les blessés ont été abandonnés par eux quand ils ont quitté précipitamment ce champ de bataille qui leur avait été si fatal. La chance des Allemands était à son déclin quand l'inondation de leurs positions compléta le désastre.

"Il ne reste plus maintenant que le souvenir de ces forces allemandes que le destin avait si éprouvées près de l'Yser. Trente mille Allemands, disent les Belges, ont été mis hors de combat. Pas un seul canon n'est resté de ce côté de la rivière, et les morts qui n'avaient pas été enterrés, les noyés et les blessés, le souvenir de tous ces trains de blessés, qui avaient quitté la ligne de bataille ces jours derniers, tout cela montre bien qu'on n'a pas exagéré les pertes de l'ennemi. Les alliés ont dû faire également plusieurs milliers de prisonniers."

Le correspondant du "Times", dans le Pas-de-Calais, envoie la dépêche suivante:

"Je crois être bien informé en disant que les Allemands dans le suprême effort qu'ils ont fait pour attaquer les Anglais entre Ypres et Lille ont perdu plus de 50,000 hommes. Le combat dure toujours, mais il a diminué de violence par la force des choses. Les Allemands ont été repoussés, mais il est encore trop tôt pour discourir sur ce que sera la démoralisation allemande."

Une dépêche d'Amsterdam au "Central News" fait savoir que quarante obusiers sont arrivés hier à Aix-la-Chapelle, venant d'Essen, à destination d'Arras. Douze trains composés d'un grand nombre de wagons vides sont partis pour Namur et soixante automobiles blindées sur lesquelles sont placées des mitrailleuses, ont quitté Aix-la-Chapelle pour Ostende.

LE VANDALISME ALLEMAND

La destruction de la cathédrale de Reims racontée par un témoin

Nous arrivâmes le vendredi vers la fin de la journée sur la hauteur qui, à une distance de trois kilomètres environ, domine Reims au Sud.

Là, nous descendîmes de voiture pour monter dans un champ qui formait talus au-dessus de la route. Le spectacle qui s'offrait à nous était d'une terrifiante beauté.

Une fumée noire planait sur la ville comme un immense vautour. Sur plusieurs points, mais principalement autour de la cathédrale, des incendies s'échevelaient. A chaque instant, sur les toits, s'épanouissaient les étoiles de feu produites par l'éclatement des obus. De place en place, au-dessus de la fumée, de petits nuages blancs en boule subitement apparus persistaient longtemps. C'étaient les coups de canons tirés par les défenseurs de Reims contre les "Taubes". Mais à cette distance, on ne distinguait pas les aéroplanes allemands qui survolaient la cité.

Nous poursuivîmes notre route. Nous devinions des horreurs et nous voulions en témoigner.

Quand nous entrâmes dans Reims, il faisait nuit noire.

Point de lumière, sauf celle des incendies. Le bombardement s'était calmé. Nous longeâmes la cathédrale. Les tours sombres se détachaient sur le ciel rougeoyant. Mais l'on pouvait discerner à cette heure les blessures dont l'édifice était meurtri.

A quelques pas, l'hôtel de la sous-préfecture flambait. Il avait reçu un des obus destinés à sa grande voisine. Les flammes finissaient de le dévorer. Chaque porte, chaque fenêtre était une fournaise. A côté, un vaste magasin de tissus brûlait aussi.

Le lendemain matin, nous nous dirigeâmes de nouveau vers la cathédrale.

La canonnade était très violente dans la campagne.

Cela faisait un mugissement continu avec des crescendo, des decrescendo et de brutales reprises. Le "rrran" sec de notre 75 ripostait au "bououm" allemand.

Mais sur la ville, à ce moment, les coups étaient espacés.

En chemin, nous aperçûmes partout les ravages exercés les jours précédents par l'ouragan de feu, maisons crevées de part en part, ajourées comme les dentelles à travers lesquelles le ciel bleuissait, boutiques en cendres, grosses charpentes de fer tordues comme des fils de laiton.

Il ne restait plus une vitre au bel hôtel de ville dont le fronton est orgueilleusement décoré par un Louis XIII à cheval. La façade avait été criblée par l'éclaboussement d'un projectile qui avait creusé dans les dalles de la place une excavation de deux mètres de diamètre.

Nous nous approchâmes d'un groupe.

Un infirmier civil racontait que la veille au soir quatre soeurs de l'hôpital Jésus avaient été tuées par un obus.

—Nous nous étions réfugiés dans la cave, expliquait-il. L'obus traversa un mur d'un mètre cinquante comme une feuille de papier. Un amas de moellons s'écroula sur les soeurs. L'une d'elles fut renversée tout contre moi. Je voulus la dégager. Ses deux jambes me restèrent dans les mains. Les quatre religieuses avaient été broyées. Leurs corps nageaient dans le vin qui s'échappait de tonneaux éventrés et qui se mêlait au sang. C'était horrible. Nous étions deux infirmiers avec les soeurs et, par miracle, aucun de nous deux ne fut touché.

Hantés par ce tragique récit, nous parvînmes à la cathédrale.

Nous en fîmes le tour. Le bombardement du vendredi avait déjà causé de graves dégâts. Sur le côté sud, à la croisée de la nef et du transept, un obus avait troué la toiture. Comment n'avait-il pas mis le feu à cet enchevêtrement de charpentes qui, dans les églises gothiques, couvre la voûte et s'appelle la forêt? C'est une énigme. Sans doute, l'incendie qui éclata l'après-midi du samedi fut allumé par un projectile tombé au même endroit.

L'abside était toute labourée de balafres profondes.

Du côté nord, plusieurs contreforts avaient été rompus et un grand clocheton s'était effondré sur la voie publique. Dès cet instant, la solidité de la voûte était donc fort compromise.

La façade occidentale était celle qui avait le moins souffert. Un obus qui avait fait explosion au milieu du parvis avait légèrement éraflé les statues du porche et un pli de la robe de la Vierge qui sourit à sainte Elizabeth avait été brisé.

Sous le porche central, des soldats étaient assis sur des chaises de paille. Ils avaient rangé leurs rebels entre les figures des saints comme à un râtelier d'armes.

Le caporal du poste nous apprit qu'il gardait deux cents blessés allemands réunis dans la cathédrale.

On les avait placés là comme otages pour préserver le monument. Et un gigantesque drapeau blanc barré de la croix de Genève claquait au vent sur la Tour du Nord pour avertir l'ennemi que la basilique était transformée en hôpital.

Nous entr'ouvrîmes la porte. Dans le choeur était répandue une épaisse couche de paille.

Les blessés y étaient étendus. Chacun y avait fait son nid et somnolait. Ils avaient l'air de forçats. C'est l'apparence de tous les soldats allemands. Leur tête est rasée de si près et si mal qu'ils semblent teigneux.

—"Hier, nous dit le caporal, à 5 heures, quand a commencé le bombardement de la cathédrale, tous mes prisonniers voulurent s'échapper. C'était une épouvante générale. Même ceux qui avaient la jambe cassée se levaient sur un genou et se traînaient pour fuir. Mes hommes durent leur appuyer la baïonnette sur la poitrine pour les empêcher de franchir la porte. Dans leur affolement, certains blessés cherchaient à grimper dans les tours. Mes sentinelles leur barrèrent le chemin.

"Eh bien, monsieur, par un affreux hasard, les obus ont épargné les Allemands et ils ont tué trois Français: deux de mes hommes et un gendarme."

Contre la cathédrale est un enclos, un chantier où, en temps de paix, l'on taillait des pierres pour remplacer celles du monument que le temps avait effritées. Cet espace servait de préau aux blessés. Ils y venaient prendre l'air à tour de rôle. Une palissade ajustée derrière une grille les cachait aux passants. Mais une planche avait été disjointe, et, en l'écartant, l'on pouvait observer les captifs.

—Saligauds! saligauds! grommela un civil qui les épiait. Après ce que les Allemands ont fait à Reims, les cochons auront le droit de se mettre à table, ma parole! Pourquoi les traite-t-on si bien? Ne devrait-on pas les fusiller?

Alors un soldat qui l'avait écouté, un simple gars de ferme sans doute, un rougeaud un peu lourd qui n'avait certainement jamais fait d'études, lui répondit cette parole sublime.

—Quand ils sont blessés, ce ne sont plus des Allemands. Ce sont des hommes!

A ce moment, une auto s'arrêta devant le portail. Deux majors en descendirent et gravirent rapidement les degrés.

—Rien de nouveau?

—Non, monsieur le major!

Ils entrèrent pour panser les blessés.

Deux minutes se passèrent.

Soudain l'on entend un bruit formidable. C'est un sifflement terrible qui vrille l'air au-dessus de nous. Cela fait à peu près chrrrr... et puis: "rrrang!" une détonation coupante, effroyable se produit derrière la cathédrale.

Certainement l'abside est touchée et probablement des éclats ont pénétré dans l'édifice.

—Voilà qu'ils recommencent à nous expédier des colis! fait le caporal goguenard.

Puis il commande:—Sac au dos!

—C'est la façon militaire de dire:—Equipez-vous et prenez vos fusils pour monter la garde!

S'adressant alors aux Rémois présents:

—Les civils dans les caves!

Et, se tournant vers nous:

—Je vous avertis qu'il y a du danger. C'est à cette place qu'hier deux d'entre nous ont été tués.

Nous nous éloignons par l'avenue qui s'allonge de la cathédrale à la porte de Paris.

Cependant les majors français, dans l'édifice bombardé par les Allemands, soignent les blessés allemands.

Nous nous retournons sans cesse.

Les sifflements de mort redoublent.

Un obus éclate sur le parvis. Une immense colonne de fumée qui jaillit du sol nous empêche de voir si les hommes du poste sont encore vivants.

Dans les rues, les femmes qui faisaient la queue devant la porte entrbâillée des boulangeries aux volets clos regagnent hâtivement les maisons, la plupart les mains vides, quelques-unes seulement avec les pains en forme de gros croissants, particuliers à la région.

Et c'est la fuite hors de la ville. Les citadins emportent de pauvres paquets et gourmandent les enfants traînards.

Les énormes obus continuent à pleuvoir avec un fracas d'enfer.

Nous quittons Reims. Une dernière fois, nous disons adieu à la cathédrale, dont les tours hachées par la canonnade des barbares semblent des bras suppliants tendus vers le ciel.

Le lendemain, nous apprîmes de la bouche d'un témoin fugitif que très peu de temps après notre départ les majors français avaient ordonné l'évacuation des blessés allemands et qu'eux-mêmes, au péril de leur vie, avaient aidé à les transporter.

Paul Gsell.

DEVANT TSING TAO

Les Japonais détruisent 26 canons et font 800 prisonniers

Tokio, 4.—Une dépêche reçue le Tsi-Nan, province de Shantung (Chine), annonce que les forces japonaises qui se trouvent devant Tsing-Tan, place forte, située sur le territoire allemand de Kiao-Tchéou, ont détruit 26 canons allemands et fait 800 prisonniers.

L'artillerie japonaise attaque maintenant les retranchements allemands, et a tendu devant eux des fils de fer barbelés.

Dans un rapport publié aujourd'hui à Tokio, le département de la marine a fait savoir qu'il croyait que les Allemands à Tsing-Tan, avaient coulé le croiseur autrichien "Kaiserin Elizabeth" qui s'était réfugié dans le port de cette ville aussitôt que le Japon eut déclaré la guerre à l'Allemagne. On pense également que les Allemands ont détruit les docks flottants.

L'AUTRICHE VEUT LA PAIX

Des pourparlers sont, dit-on engagés

Londres, 8.—Le correspondant du "Standard" à Pétrograde, annonce:

"En dépit des menaces et des promesses de l'Allemagne et, de son dégoût, le gouvernement russe est informé que l'Autriche ne serait que trop heureuse de se retirer de la guerre, si elle pouvait avoir une entente directe avec la Russie, avec l'approbation de la France et de l'Angleterre.

"Le gouvernement russe est en rapport avec Londres et Paris à ce sujet, et on s'attend avant peu à certains évènements. Berlin exerce les plus hautes influences à Vienne, quoique en tant que force combattante, l'Autriche-Hongrie a autant dire cessé d'exister.

"Les ravages de la maladie ont contribué même plus que les armées russes à faire péricliter l'état des affaires d'Autriche-Hongrie.

"Toutes ententes que Vienne peut faire avec Pétrograde, comprendraient bien entendu la Serbie. La question est de savoir, si l'Autriche-Hongrie ne sera pas obligée de capituler avec déshonneur, si les termes de paix ne peuvent être promptement conclus pour sauver les apparences. Cette alternative seule apparaîtrait une soumission abjecte à Berlin. Dans ce cas, il est douteux que l'aide des Allemands puisse différer longtemps l'occupation de Vienne par l'armée russe."

LETTRE DE COMBATTANT

Dans les tranchées

Un collaborateur du "Figaro" lui adresse du front une lettre pleine de bonne humeur et de vaillance. Nous en détachons ce passage:

—Atout: pique.
—Manillon de coeur.
—Roi de coeur.
—Je coupe...

N'allez pas croire que je vous écris dans un café, sur le coin d'une table de marbre et que mes voisins sont de petits rentiers, des employés qui se réunissent, après le bureau, pour jouer aux cartes. Non.

Les Allemands sont là, à deux kilomètres. Mes camarades ont placé leur fusil chargé à côté d'eux, dans la tranchée. Ils font une manille en attendant.

Ils attendent depuis six jours.. Il ne suffit pas aux soldats d'être courageux. Il faut aussi qu'ils aient de la patience, beaucoup de patience. Car la guerre, aujourd'hui, est bien différente de ce qu'imaginent les petits garçons qui font manoeuvrer des soldats de plomb sur des parquets cirés.

Depuis le début de la campagne, mon régiment a pris part à neuf combats, dont trois grandes batailles. Il a été cité à l'ordre du jour. Eh! bien, il y a des compagnies entières qui n'ont pas tiré un coup de fusil. Pas un. Ce ne sont pas les compagnies qui ont été le moins éprouvées, d'ailleurs. Elles avaient reçu la mission de "soutenir" une batterie ou un groupe d'artillerie. Vous savez en quoi cette mission consiste: la plus ingrate, la plus périlleuse, la plus poignante de toutes.

Des soldats sont là, derrière une crête. A côté d'eux, à cinquante mètres, des canons tirent. L'ennemi est loin. Mais sa cavalerie est mobile. Un peloton de uhlans, bien conduits, peut essayer d'enlever les pièces. De l'infanterie est nécessaire pour les protéger. A présent, les canons allemands répondent. Ils ne savent pas où est notre batterie. Ils la cherchent. Leurs obus se rapprochent peu à peu. Les soldats ne voient pas l'ennemi. Ils tiennent entre les jambes leur fusil inutile. Ils regardent. Quoi?... Les obus qui sont tout près maintenant... Un fracas effroyable! Une vague de terre a recouvert la section. On se relève. On se compte. Non. Cette fois, rien encore. Cependant le prochain coup... Va-t-on partir? Et la batterie française qui continue à tirer! Qui la défendra? Elle n'est pas en danger. Les avions n'ont signalé aucun parti ennemi aux environs. N'importe. On ne sait jamais. Il faut rester. Et l'on reste.

Les obus allemands, maintenant éclatent au-dessus de nous. Nous sommes accroupis dans la position prescrite, afin d'offrir le moins de surface possible. Malgré cela...

Un obus éclate à droite. Le sergent a sa gourde crevée par un morceau de fonte. Il l'a échappé belle. Obus à gauche deux blessés, dont l'un... Obus au centre. Rien, par miracle... Nous avons cinq blessés qu'on secoure d'urgence, comme on peut. Les autres attendent, muets, figés dans leur volonté, un peu pâles, se disant: "Le prochain!..." Encore un blessé! Va-t-on partir? Non. La batterie est toujours là...

—Debout... Derrière moi, et en ordre!...

On part. Enfin! Mais, jusqu'au bout, nous aurons la coquetterie de notre attitude. Et nous défilons au pas, sans hâte, sur la crête. Les derniers s'attardent, aidant les blessés.

* * *

On est moins exposé dans les tranchées. Même, on y joue aux cartes.

Vous n'imaginez pas le nombre de tranchées que nous avons creusées depuis notre arrivée sur la ligne de feu. Des tranchées, de toutes sortes: de simples trous, des taupinières, d'autres, plus grandes, qui pouvaient dissimuler un homme à genou. Celles où nous sommes aujourd'hui sont le modèle du genre. On a parlé des tranchées allemandes. Les nôtres ne leur sont pas inférieures. Et nous y trouvons réuni tout le comfort moderne.

Nous avons commencé à les creuser il y a cinq jours. La situation était simple. De l'infanterie allemande, soutenue par de la grosse artillerie, devait essayer de forcer la ligne en un point déterminé. L'état-major lui a opposé de l'infanterie—nous—qu'un certain nombre de canons de gros calibre appuie, de crêtes lointaines.

Cela dure, comme je vous le disais, depuis six jours. L'infanterie allemande n'avance pas, car elle redoute nos canons. Nous, nous couchons sur nos positions.

Par-dessus nos têtes, de furieux duels d'artillerie se livrent. Souvent, trop souvent, nous en faisons les frais. Deux capitaines ont été blessés hier. Aujourd'hui, ç'a été le tour du général et du colonel...

Eh bien, là, très sincèrement, nous n'y pensions plus. Quand nous reconnaissons, au sifflement très net qui l'accompagne, qu'un obus approche, nous ne sommes presque plus émus.

Nous sommes devenus tous fatalistes. Nous avons eu sous les yeux de tels exemples de précautions inutiles et vu de tels miracles... Je vous disais qu'un sergent de ma compagnie avait eu sa gourde crevée par un éclat d'obus. Dans le même temps une balle a traversé son sac et brisé une bouteille de médicament. Une autre l'aurait blessé à l'oreille, s'il n'avait à ce moment précis, eu la main juste à l'endroit où la balle a frappé. Il s'en est tiré avec une écorchure à l'index.

Alors... Un obus vient de tomber, à dix mètres de nous. Mes camarades n'ont pas interrompu leur manille.

* * *

La partie continue.

Les autres dorment. Un caporal a trouvé dans la bibliothèque d'une école les "Contes choisis" de Maupassant. On s'inscrit pour les lire. Tous ne savent pas très bien qui est l'auteur. Mais c'est de peu d'importance. Quelques-uns cousent, mettent des pièces, posent des boutons. Un paysan ronfle dans un coin sur une digestion difficile.

Nos tranchées sont profondes. A l'intérieur, nous avons étendu de la paille. Une banquette nous permet de nous asseoir. Nous avons fiché nos baïonnettes dans la paroi. Elles nous servent de porte-manteaux. Pour sortir, des panneaux mobiles qu'on rabat la nuit.

Mais on ne peut pas faire la cuisine dans les tranchées. C'est interdit. Il faut aller au village, à quatre kilomètres. Deux cuisiniers par escouade y vont matin et soir. Ces cuisiniers sont à leur façon des héros. Car les Allemands guettent leur apparition. Ils connaissent l'heure. A peine le dernier cuisinier est-il sur la route, qu'une pluie d'obus commence à tomber sur la petite troupe. Les canons la suivent, allongeant à chaque coup leur tir de cinquante mètres, jalonnant la route. Tous les jours, un, deux, quelquefois trois cuisiniers sont blessés pendant le trajet, ou bien dans le village, que les Allemands bombardent sans arrêt. Et le lendemain, les "rescapés", ceux qui la veille ont "eu la chance", repartent, leur marmite à la main, sans hésitation. Toujours les mêmes! Il ne s'en est pas trouvé un seul pour rendre un tablier si lourd.

Le grand événement de la journée, c'est l'arrivée du vaguemestre. Les plus rudes ont des larmes dans les yeux en lisant des lettres d'êtres chers. Mais comme elles mettent longtemps à parvenir jusqu'à nous! Et puis, ce qui est plus grave encore, beaucoup de celles que nous envoyons s'égarent. Quatorze des miennes se sont perdues!

Toutes les lettres du colonel se sont égarées. Et le maire ce .... sur la demande de la colonelle, a envoyé au chef des corps une demande de renseignements. C'est le colonel qui l'a ouverte. Je renonce à vous décrire sa colère, d'autant qu'il est du Midi.

Je ne vous dis pas à bientôt. Ce sera bien long, je crois. Mais nous avons la victoire avec nous. Les bulletins trompent notre impatience.

Une brute.

A Garbéville seul l'hôpital a été épargné avec de rares habitations.

Nos lecteurs savent par quels prodiges d'héroïque abnégation, au prix de quels sacrifices les religieuses de l'hôpital ont pu sauver l'établissement où s'exerçait leur zèle, leur dévouement...

—Nous soignons vos blessés, dit la supérieure au commandant allemand.

—Cela m'est bien égal, répliqua l'officier. Si l'on suivait mes conseils et si l'on exécutait mes consignes, je tuerais jusqu'au dernier tous ces c.... de Français.—(La *Presse*.)

LES ANGOISSES D'UN BLESSE

Une lettre d'un soldat à son père

D'une longue lettre adressée par un jeune soldat blessé à son père, le "Petit Marseillais" extrait les passages suivants:

Blessé au milieu du corps, vers six heures du matin, je reste allongé sous la pluie et dans une boue si épaisse que je suis obligé de m'appuyer sur les coudes pour ne pas y enfoncer ma tête.

La bataille continue à faire rage. Je suis entre deux camps, et, sans exagération, plus de 150,000 balles s'échangent au-dessus de moi.

Quelques-unes frappent à côté et je m'attends, à chaque minute, à en recevoir une qui abrège le spectacle. Je reste ainsi sans force, de six heures du matin à quatre heures du soir, et sans que la pluie cesse. C'est là que j'ai compris la nécessité d'un parapluie, moi qui n'en portais jamais. J'ai dégrafé ma capote; mais je ne peux me rendre compte de la gravité de ma blessure, car il y a autant de sang que de boue.

Vers huit ou neuf heures du matin ma blessure est enfin pansée et contenue par un bandage sérieux. Je reste toujours roulé dans ma couverture. Enfin, on nous transporte à Bar-le-Duc en automobile.

J'attends cinq longues minutes, avec un calme qui me surprend moi-même. Il est vrai que j'ai fait le sacrifice de ma vie. Surprise! Un Allemand me demande en français:

—Qu'as-tu?

Je lui montre l'endroit où je suis blessé.

—Rassure-toi, me dit-il; ce ne sera peut-être rien. En tout cas, tu seras bien soigné.

J'apprends qu'ils sont Lorrains. C'est une veine dans mon malheur. Ils ont des vêtements gris qui les rendent presque invisibles à la guerre; je le leur dis. Ils me répondent:

—Eh bien! avec vos pantalons rouges, nous vous voyons de loin. Vous faites des cibles superbes.

Les Allemands continuent leur chemin, en me promettant bien de revenir me chercher, ainsi que les autres, sont étendus comme moi sur le champ de bataille. Je reprends confiance; il me semble même bon de vivre, quoique je sois dans une fichue position.

Les heures se passent; la nuit arrive. Elle s'achève toujours sous la pluie. Le jour se relève. Personne: ni brancardier, ni mes Lorrains de la veille. Ce n'est que vers quatre heures du soir, le second jour, que les Allemands reviennent. J'ai passé trente-quatre heures à réfléchir, sous la pluie, avec une blessure qui me fait beaucoup souffrir.

Les Allemands me mettent sur une toile, avec deux morceaux de bois aux extrémités. Ils me portent vers un hameau, qui est à un kilomètre et demi, et m'étendent là, en plein air, toujours sous la pluie, mais sur un terrain plus ferme; puis ils repartent pour en rechercher d'autres. Ils ramènent ainsi 700 ou 800 blessés, dont 400 Français.

Je suis trempé. Je n'en puis plus. J'ai faim: je grignote avec joie un morceau de biscuit militaire que je trouve délicieux. Sur ma prière instante, un Allemand consent à me donner un verre de vin de son bidon qu'il vient d'emplir; je le remercie. Cela me réchauffe. L'Allemand va s'éloigner, lorsqu'il se ravise et me demande le payement de son verre de vin, en me disant qu'il l'a acheté. Je baragouine un peu d'allemand; je comprends et lui donne une pièce de dix sous, la seule monnaie qui me reste. Il s'en va content.

Des officiers allemands viennent nous causer. L'un d'eux me dit:

—C'est la faute à vos gouvernants si vous êtes là.

Tous parlent français. Je note la remarque de cet officier, parce qu'elle m'a paru indiquer une mentalité curieuse.

Le troisième jour de ce calvaire, on nous met dans une grange, sur de la paille. Nous n'avons reçu encore aucun soin. Là, je supplie les Allemands de me déshabiller. J'ai pu attraper une couverture qui se trouve là. Je ne sais pas à qui elle appartient; mais la nécessité étouffe les scrupules. Ils veulent bien faire ce que je leur demande.

Ma capote, mon pantalon trempés, qui ne sont plus que des paquets de boue, sont enlevés; mes souliers défaits, caleçons et chaussettes suivent le même chemin. Mes pieds et ma blessure me font souffrir. Je prends mes petits ciseaux pliants de poche. Je coupe ma chemise et ma flanelle pour dégager ma blessure du ventre, que je n'ai pas encore vue. Elle a une longueur inquiétante: mais plus rien ne m'étonne après ce que je viens de passer.

Je me fais tant bien que mal un pansement avec le pansement militaire que j'avais dans mon sac; puis je m'enroule dans ma couverture. Je n'ai plus, de militaire, que le képi, et je suis à peu près nu. Heureusement que mon jersey me tient chaud.

Cette opération faite, je sens un grand soulagement. On fait le tri des blessés allemands et des blessés français. Quelques heures après, on amène le service sanitaire du 203e, qui a été fait prisonnier. Les médecins français procèdent à des premiers pansements. On m'en fait un avec de la teinture d'iode. Mais, au moment où l'on allait me mettre un bandage sérieux pour tenir ma blessure, les Allemands emmènent les médecins français et les blessés allemands. Puis, ils nous transportent à notre tour à Libécourt.

* * *

Nous sommes à la fin du quatrième jour de cette exercice. On nous a prévenus que nous étions prisonniers. A la nuit, nous apprenons que les Prussiens battent en retraite. Que va-t-il arriver? Vont-ils emmener ou se débarrasser de nous, car il n'y a que des Lorrains dans l'armée allemande. Toute la nuit défilent des troupes sous notre fenêtre. On entend le bruit de pas cadencés et des commandements gutturaux.

Vers deux heures, il y a un peu d'accalmie de la part des balles. J'attends les brancardiers; mais comme soeur Anne, je ne vois rien venir. Ces heures me paraissent atrocement longues, bien que je ne fasse plus attention à la pluie, qui continue. Enfin, vers quatre heures du soir, je vois venir, au lieu des brancardiers espérés... les Allemands. "Cette fois, c'est la bonne, me dis-je; je suis f...". A coups de crosse ou de baïonnette, ils vont m'achever. Une dernière pensée à ma famille et j'essaie de prendre mon fusil pour en finir. Il est inutilisable. Ce n'est plus qu'un paquet de boue, de cette terre glaise qui ne s'enlève pas facilement.

En dehors du cauchemar d'une horreur infernale que je viens d'avoir pendant huit jours, j'ai bon espoir sur le résultat final de la guerre, car j'ai pu constater une chose qui m'a beaucoup surpris, je l'avoue: c'est que les ravitaillements en vivres et en munitions sont merveilleux. Nous n'avons jamais manqué de pain, ni de viande, ni de cartouches—pas un seul jour. Ces services sont organisés merveilleusement. C'est un des gros succès de cette guerre. Ce n'est plus comme en 1870.

J'ai enfin dormi, et dans un lit. Je n'ai pas de fièvre. Je rêve seulement, quand je sommeille, qu'on me transporte et qu'il pleut. Mais cette petite hallucination disparaîtra vite.

Je vous embrasse de tout coeur.





No. 8

Le Marquis de la Charnaye

par EDOUARD OURLIAC

Or mademoiselle de la Charnaye avait sur elle la dernière lettre supposée qu'elle avait écrite la veille du départ; elle répliqua que Paulet lui avait remis des papiers.—Que ne les lisez-vous donc? dit brusquement le marquis. Elle jugea qu'il fallait encore faire cet effort, qui serait le dernier peut-être; elle s'approcha d'une ouverture qui laissait pénétrer un rayon de lumière, et lut ceci d'une voix altérée: "...On a repris les hostilités depuis le 15: le moment a été jugé favorable à cause des divisions de la Convention et des succès des alliés. L'Espagne a cessé les négociations, la guerre se rallume de toutes parts"

—Dieu soit loué! interrompit le marquis, point d'accommodement avec ces monstres.

"...Le corps d'armée des généraux Kléber et Marceau, battu à Laval, s'est reformé à Antrain. Nous marchons sur Granville..."

—Que diable vont-ils faire à Granville? dit-il encore.

Mademoiselle de la Charnaye avait disposé cette lettre d'après les rumeurs vagues qui couraient sur l'expédition d'outre-Loire. Elle reprit:

"...Cette marche a été décidée sur l'assurance des secours de la flotte anglaise; la reine d'ailleurs l'a approuvée en plein conseil.." A ce mot, mademoiselle de la Charnaye, qui venait d'apprendre le supplice de Marie-Antoinette, s'arrêta suffoquée et leva les yeux au ciel, comme pour demander pardon à cette ombre auguste.

—La reine? dit le marquis.—J'y vois à peine, reprit mademoiselle de la Charnaye d'un ton ferme.

"...La reine, au moment du départ, a passé dans nos rangs, son fils dans ses bras, et nous avons tous juré de mourir ou de la rétablir sur son trône."

—Ah! malheureux! s'écria le marquis; que ne puis-je mourir aussi après avoir vu cette scène! Oui, madame, vive le roi votre auguste fils!—Mademoiselle de la Charnaye profita de cet instant pour reprendre haleine.

"...On s'est mis en route aussitôt..."

Une détonation épouvantable, au milieu d'un bruit de mousqueterie, ébranla tout à coup les profondeurs du bois. Mademoiselle de la Charnaye, terrifiée, regarda par la lucarne, et vit dans la direction du château un nuage de fumée et les lueurs d'un vaste incendie; un moment après, la flamme s'éleva.—Qu'arrive-t-il? répétait le marquis. Mademoiselle de la Charnaye monta sur le rebord d'une charpente et leva la tête hors du toit: elle vit tout le château de Vauvert en feu; les combles s'effrondraient, les tours s'écroulaient, les soldats couraient de fenêtre en fenêtre, pillant et jetant du linge et des meubles. Elle ne pouvait détacher ses yeux de cet horrible spectacle, et ne répondait rien à son père. Mais bientôt le sang de la noble race qui avait vécu sous ce toit vénérable s'indigna dans les veines de cette jeune fille; tout l'esprit de la famille se ralluma pour un instant en elle seule; elle faillit s'écrier: Mon père, on brûle votre maison! et le traîner avec elle sous les décombres.

Elle retomba sur le banc en disant:—Mon père, ce bruit me fait grand'peur. Le marquis, distrait de sa curiosité, s'efforça de la rassurer, et finit par dire que Paulet saurait sans doute la cause de ce qu'ils avaient entendu. Un peu après, il revint à ses idées dominantes.—Toujours les Anglais? Vous verrez comme ils s'en tireront... Une partie gagnée... Nous n'en avions pas pour trois mois à prendre Paris. Continuez, je vous prie...

Mademoiselle de la Charnaye ramassa le papier.

"...Notre artillerie s'est enrichie de nos prises. Un corps de Bretons vient de nous rejoindre, ce qui nous fait en somme un renfort considérable d'hommes et de munitions. Nous comptons en outre trouver de nouvelles forces dans chaque département. Dieu vous garde, et vive le roi!"

—Vive le roi! répéta le marquis avec enthousiasme. Ma fille, écoutez-moi, faisons diligence, je vous en prie; je ne mourrai pas inutilement, j'en suis sûr: je veux qu'on attache mon cheval à celui de mon fils, et qu'il me mène au milieu d'un bataillon ennemi.

Il se mit à chantonner entre ses dents la vieille marche du régiment de Flandre.

Mademoiselle de la Charnaye, regardant toujours la fumée que le vent chassait au-dessus des arbres, épiait des bruits sinistres. Le tambour s'approchait en divers sens; elle entendit des cris au loin, puis des pas tout proches, puis un mouvement dans la ramée; elle se couvrit le visage de son mouchoir. Un coup de poing fit sauter le volet qui fermait l'entrée. C'était Paulet. Il saisit mademoiselle de la Charnaye par le bras, l'attira sur le seuil, et lui dit tout essoufflé:—Cela va mal, ils viennent de brûler le château. J'ai fait une demi-lieue pour vous avertir. On a découvert que le marquis est dans le pays, et on le cherche; ils battent les buissons. Ne bougez point; ce fourré est inabordable, et c'est encore l'endroit le plus sûr.—Je veux sortir! s'écria mademoiselle de la Charnaye hors d'elle-même; ne me quittez pas, nous allons sortir.—Dieu vous en garde! vous ne feriez pas un pas sans vous livrer; du courage! j'ai mon fusil ici près, je reviendrai vous prendre.—Il s'approcha avec un regard qui semblait dire: Peut-être ne nous verrons-nous plus; il baisa la main de mademoiselle de la Charnaye et se perdit comme un daim dans l'épaisseur du bois.

Tout à coup, dans la direction qu'il avait prise, partit un coup de feu suivi d'un profond silence. Elle rentra en s'appuyant aux parois, sa raison était ébranlée.—Ne pourrions-nous nous remettre en marche? dit le marquis.—Il pleut, lui répondit sa fille.—Je le crois, et ce logis est déjà très-humide. Au moins, qu'on fasse du feu.—Non, dit-elle vivement, car elle savait que c'eût été se trahir infailliblement... Non, reprit-elle glacée de terreur. Elle venait d'entendre la marche et les voix d'une troupe nombreuse.

—Je suis transi, dit le marquis en lui prenant les mains; et vous-même, mon enfant, vous tremblez; c'est égal, ajouta-t-il en se frottant les jambes, ce n'est rien auprès de ce que nous avons souffert en Souabe.

Les bleus qu'on entendait étaient plus qu'à quelques pas. Mademoiselle de la Charnaye vit par l'ouverture les baïonnettes qui dépassaient le taillis, puis elle distingua à travers les branches l'éclat des armes et des uniformes. Les soldats étaient éparpillés et s'avançaient avec précaution vers la hutte. A ce moment un véritable délire la saisit, le battement de ses tempes l'étourdit, elle ne voyait plus, n'entendait plus; elle entrevit seulement comme un éclair que tout était fini, et qu'elle sauverait peut-être son père en se livrant; elle se leva, s'arrêta encore, se jeta dans le bois, et se mit à courir, avec toutes les forces du désespoir, d'un côté opposé, en répétant, les mains crispées sur sa poitrine: Mon Dieu, mon Dieu, sauvez mon père!—Une *brigande!* cria un bleu. Le linge blanc qu'elle portait la faisait distinguer à travers le bois. Elle avait réussi. Les soldats se détournèrent, se la montrèrent l'un à l'autre, et se mirent à sa poursuite, appesantis par leur bagage.

Elle courait avec une vigueur inconcevable, les cheveux flottants, s'accrochant aux branches, rompant les herbes, déchirant ses pieds et ses mains, pour les attirer le plus loin possible. On lui tira huit ou dix coups de fusil malgré les cris du sergent. Elle ne tomba point. Les bleus les plus éloignés coururent à la traverse pour lui couper le passage; un soldat plus animé était sur le point de l'atteindre. Ce danger la précipite encore, mais sa robe s'embarrasse dans un branchage; elle tombe, se dégage, retombe, ou court, on la prend. On vit alors sa robe tachée de sang. Elle avait trois balles dans les reins. Le sergent s'approcha et dit de la part du capitaine qu'on ne lui fit pas d'autre mal, et qu'on la menât au quartier. Comme elle était évanouie, on croisa les fusils, on l'emporta sur ce brancard.

Les soldats, sauf les quelques hommes qui s'étaient détachés pour escorter la *brigande*, retournèrent sur leurs pas. Harassés de fatigue, et à peu près satisfaits de cette capture, ils ne cherchaient plus qu'un abri pour se reposer. La terre était partout trempée de pluie. Ils se rapprochèrent en causant de l'endroit où ils étaient d'abord. Des chevaux passèrent au galop. C'étaient le représentant, le chef de brigade et quelques gendarmes qui regagnaient les postes.

Tandis que cette scène s'était passée, le marquis, étonné d'abord de se trouver seul, avait appelé, sa fille, de trop loin heureusement pour être entendu. Il pensa qu'elle était sortie pour parer en quelque chose au dénûment où ils étaient; et, comme le froid lui devenait insupportable, il rôdait dans sa loge, cherchant çà et là les moyens de faire du feu. Il avait une longue habitude des chaumières du Bocage, et il fouilla d'abord le foyer; les cendres étaient froides, mais on y avait laissé des débris de bourrées. Il tâta le long de la cheminée, trouva le *sabot* où l'on met les al-

EN PROVINCE

MAKINAK

Lundi le 29 octobre dernier, un grand concert a été donné par les personnes les plus en vue de cette place, afin d'aider au Fonds Patriotique. Tout en faisant un acte de charité, chacun en a tiré bon profit en passant ensemble une agréable soirée.

Les personnes qui se sont le plus distinguées sont: Mme W. Wright, M. Boys, Mme W. Morler, Mlles Germaine et Emilienne Trottier, M. A. Dome et Mme Minier, qui à plusieurs reprises ont été rappelées.

Les doux accords joués avec tant de justesse par Mlle Jeanne Trottier, organiste de Laurier, rehaussaient l'éclat de cette jolie fête.

Merci à tous pour nos chers soldats canadiens.

Un abonné.

FISHER BRANCH

La fête de la Toussaint fut célébrée avec beaucoup d'éclat dans notre paroisse de De Laval. Comme d'habitude les chantres se firent un devoir de concourir à rehausser l'éclat de la fête. Mlle de Bromault, institutrice de l'école De Laval nous fit entendre deux magnifiques solos et le Rév. M. Leroux, curé d'Inwood, fit un joli sermon sur la fête du jour. La spacieuse église de notre paroisse était remplie de fond en comble, ce qui prouve que tous les paroissiens sont animés d'une foi très ardente.

* * *

Nous avons maintenant les chars deux fois par semaine, et il nous fait plaisir de voir arriver des trains chargés de marchandises et de colons. Il y a plusieurs personnes qui viennent pour se prendre des homesteads et, comme il ne reste plus que quelques bonnes terres à prendre, les Canadiens français devraient s'empresser de s'en emparer au plus tôt.

* * *

MM. A.-M. Gendreau, ex-surintendant de la Northern Ontario Light and Power Co., de Cobalt, son frère Wilfrid, inspecteur des compteurs à air comprimée de la même compagnie, sont en visite chez leur ancien ami de Collège, M. W. Grégoire, ex-instituteur de l'école De Laval. Ils ont pris chacun un homestead et ils doivent se bâtir bientôt.

* * *

M. W. Secours, maçon plâtrier est à terminer le dedans de l'hôtel de M. Delphis Ménard. Il a aussi entrepris plusieurs contrats pour faire les fondations de maisons, ainsi que les cheminées. Il a de l'ouvrage en avant de lui pour un mois et demi.

* * *

M. Israël Secours, frère de ce dernier et entrepreneur menuisier de Winnipeg, est venu passer une semaine parmi nous. Il doit nous quitter la semaine prochaine pour aller construire une école à Régina, Sask.

* * *

M. A.-G. Gamache est parti pour aller à son moulin cette semaine. Il a déjà plusieurs hommes engagés et les cultivateurs auront la chance d'avoir de l'ouvrage de lui tout l'hiver.

* * *

M. R.-P. Ménard a pris un important contrat de M. Gamache. Il a engagé comme surintendant de son camp M. Pierre Greison, qui suivant les dires des gens, est un vrai loup des bois. Il n'a pas son pareil pour conduire un chantier et prendre les lièvres au collet.

* * *

M. Alcide Gamache, de Laurier, Man., est arrivé ici pour passer l'hiver avec son frère.

* * *

L'avenir s'annonce très brillant pour Fisher Branch, et nous sommes certains qu'il y a bien des paroisses dans le Manitoba qui voient arriver l'hiver avec plus d'inquiétudes que nous.

Ti-Jules.

MARIAPOLIS

Mercredi soir le 28 octobre, cent cinquante personnes de Deloraine et de la montagne, aussi des missions voisines, étaient campées sous quatre tentes pour assister à une soirée de paniers. C'était à côté de l'école de la montagne, le local de l'école étant trop étroit, on a dû se réfugier sous les tentes. Un petit programme improvisé sur le champ, nous a fait entendre quelques jolies chansons en anglais et en flamand, ainsi que quelques morceaux de musique.

Puis vint la vente de 31 paniers, qui ont rapporté la somme de $139.25.

Une rafle a donné $22. La montre en or donnée pour cette rafle était due à la générosité des Dames de l'autel de Deloraine. L'entrée a aussi rapporté $12.70, ce qui fait un total de $173.95. Il y a eu $4.50 de dépenses, ce qui donne donc pour profit net en faveur de la future chapelle $169.45. C'est un beau résultat. Sur 31 paniers qui ont été apportés, 15 l'ont été par les catholiques et étrangers de Deloraine, ce qui prouve que Deloraine a fait sa part dans cette soirée au profit de la chapelle de la mission de la Montagne.

* * *

Le "Ons Volk" étant un des seuls journaux qui actuellement s'imprime en flamand, il mérite d'être encouragé. Abonnons-nous de suite.

* * *

Dimanche le 1er novembre, M. le curé versait l'eau sainte sur la tête de Maria-Martha, fille de M. Charles Andries. L'enfant, née le 15 octobre, était tenue aux fonds baptismaux par M. A. Lesy et Mme John Schoonbaert.

* * *

Mercredi le 4 novembre, M. Buxton recevait une lettre mystérieuse, pour lui, adressée à Mme Buxton. Elle venait de Londres et demandait à Mme Buxton comment elle s'était rendue. M. Buxton ne sachant pas du tout que Mme Buxton était en route pour revenir de Bruxelles, ne savait pas expliquer une telle lettre. Mais le lendemain matin un télégramme de Winnipeg expliquait tout. Mme Buxton débarquait à la station jeudi soir à Deloraine. Etant la première des réfugiés de Bruxelles qui nous arrive, une foule se massait sur le quai de la gare pour la recevoir.

Partie de Deloraine depuis juillet dernier, pour visiter sa soeur à Bruxelles, Belgique, Mme Buxton n'a plus donné de ses nouvelles depuis l'occupation de Bruxelles par l'ennemi. A la chute d'Anvers, les Anglais de Bruxelles ainsi que plusieurs habitants de Bruxelles se sont enfuis de la ville vers Ostende. Mme Buxton a fait le trajet de Bruxelles à Ostende en gros wagon de fermiers, avec sa fille et son fils. Elle a déclaré qu'il lui faudrait écrire des volumes pour tout décrire ce qu'elle a vu depuis le commencement des hostilités.

* * *

M. le curé E.-A. Halde, de Laurier, était en visite chez M. le curé à Deloraine.

Moorheid.

FANNYSTELLE

M. l'abbé Allaire, curé de Haywood, Man., était en promenade au presbytère cette semaine.

* * *

M. Alphonse Poirier, de Franklin, Man., est en visite pour quelques jours chez son frère M. Edmond Poirier.

* * *

M. B. Taylor est retenu chez lui depuis quelques jours par une attaque de rhumatismes.

* * *

M. Gédéon Couture est en promenade à Saint-Boniface pour quelques semaines.

* * *

M. Geo. Reid nous a quitté vendredi pour Toronto, Ont., où il résidera à l'avenir.

* * *

M. D. Wilson, de London, Ont., est en voyage ici par affaire. Il doit partir pour Humbolt, Sask., ces jours-ci, où réside son fils.

* * *

Décès. — Marie-Gilberte-Lucie, fille de M. et Mme Alfred Piché, jr, âgée de quelques jours. Les funérailles ont eu lieu vendredi à 4 heures. Nos plus vives sympathies.

* * *

L'été indien est terminé, et à notre grand regret nous voyons l'hiver manitobain à nos portes, avec ses premiers frimas.

Les cieux sont enveloppés d'épais nuages, la bise est froide, et elle fait entendre, dans les arbres dépouillés de leurs parures, un bruit qui pleure. C'est la saison des angoisses et de la tristesse, mais malgré le deuil de la nature, nous nous sentons fort à l'aise au foyer, près d'un bon feu qui pétille.

Pensons souvent aux vaillants défenseurs de notre patrie qui sont à présent sous les drapeaux et loin de leurs foyers, ils aimeraient eux aussi pouvoir jaser au coin du feu. Mais ils sont où le devoir les appelle, et les longues journées de combats, les nuits sans repos et passées dans les froides tranchées ne servent qu'à rehausser leur courage.

Malgré les misères du présent, la victoire vous sourit, et elle sera bientôt votre partage d'une manière définitive.

Yvonnie.

LES GAIETES DU FRONT

La barbe du capitaine

Un de nos confrères, rédacteur au "Radical", actuellement soldat d'artillerie, et qui est sur le front depuis le début, écrit une lettre dont nous extrayons les passages suivants:

J'ai reçu le 4 octobre, ta lettre du 3 septembre. La correspondance des armées de la République va très lentement.

Je te réponds dans le bruit de la mitraille, tandis qu'obus, shrapnels et autres machines infernales éclatent devant nous.

Ca fait un tapage de tous les diables, mais il y a beau jour que nous n'y faisons plus attention..

La victoire définitive? il n'en a jamais été plus question qu'en ce moment, et jamais l'armée français n'a fait montre d'un plus bel esprit, d'un pareil entrain, d'une gaieté plus complète.

Oui, mon vieux camarade, il y a cela d'admirable dans notre race que, malgré les blessés, malgré les morts, malgré toutes les horreurs dont nous sommes témoins nuit et jour, nous sommes tous gais, gais comme de petites folles, gais le matin, gais le soir, gais en trottant, gais en galopant. Exemple:

Hier soir, dans un village abandonné et triste, nous nous sommes installés dans l'école des filles et nous avons joué "à la fête de Neuilly". Jeu simple. Il s'agissait, en employant des moyens de fortune, d'imiter les bruits d'une ménagerie. Nous avions un tambour et des casseroles.

Mon pauvre vieux, le résultat a dépassé toutes nos espérances. L'un faisait le boniment, l'autre tapait de la caisse, les casseroles résonnaient, et tous, hurlant à pleine voix, faisaient le dompteur et la panthère. Ca a duré un quart d'heure, après quoi nous étions tous aphones.

Comment veux-tu que des soldats si gais n'aient pas raison bientôt de leurs tristes adversaires?

Ecoute encore cette anecdote:

Un jour, sur la route, des blessés passent près de moi. L'un d'eux, un clairon, a deux balles dans le bras gauche, une bonne tête de Parisien, la pipe aux lèvres, pas de fusil, mais il serre dans sa main droite son clairon. Il s'arrête. On cause. Et il me dit ceci, tout simplement:

"—Tout à l'heure, comme on chargeait à la baïonnette, une balle m'a démoli le bras gauche, et une autre m'a démoli mon fusil. Alors, j'ai tapé dans le tas, "à grands coups de clairon". Ils fichaient le camp comme des lapins."

Et il est parti tranquillement, le bras gauche sanglant, fumant sa pipe, le clairon au poing droit.

* * *

C'est un simple soldat du 72e d'infanterie; il a été cité à l'ordre du jour et décoré de la médaille militaire. Sa famille avait appris cette récompense par la voie des journaux; il se décida enfin à expliquer le beau fait d'armes qui lui avait valu de telles distinctions.

Il fallait explorer un bois, une nuit. Voldeck—c'est le nom de ce héros—se présente avec deux copains de Montmartre; mais ils tombent dans une embuscade: vingt-cinq hommes cachés dans un fourré les criblent de balles. L'un des nôtres tombe, tué raide. Pour les autres.... mieux vaut laisser parler notre pioupiou.

"Aussitôt, on se met dans un fossé, et à nous deux, nous avons tiré à notre tour. Ah! il aurait fallu que tu sois là pour voir ce que c'est quand tu vises bien le poilu. Ils tombaient comme des mouches, et bientôt, des vingt-cinq hommes qu'il y avait, il en restait sept. Alors, ils se sont rendus. Quand ils sont sortis de derrière leur buisson avec leur fusil en l'air, en criant: "Franssouais méchants, nous nous rendons!" alors je suis sorti avec mon copain, et pendant que je tenais les Prussiens en joue, l'autre leur attachait les mains derrière le dos. Alors, nous nous sommes ramenés avec les sept Prussiens, dont un capitaine et six hommes. Ah! tu aurais été là, tu aurais ri, car le capitaine il avait une grande barbe: je l'ai ramené par la barbe. Tu parles de la grimace qu'il faisait; il parlait le français aussi bien que moi; alors, il me disait de le lâcher: je tirais plus fort.."

Il est difficile d'être héroïque avec plus de gaminerie et d'ingénuité. Et puis, la morale de cette histoire vraie, c'est que les Parisiens d'aujourd'hui sont tout proches de ces Gaulois qui, le danger passé, tiraient la barbe de leurs adversaires.

LA FUITE SOUS LA MITRAILLE

Un Anglais fait le récit de l'évacuation de Lille par la population civile

Londres, 4.—M. Adamson, dans une lettre adressée à sa fille qui se trouve à Birkenhead, lui fait le récit suivant de l'évacuation de Lille par la population civile:

"Nous avons marché toute l'après-midi et toute la nuit sans nous reposer, jusqu'à ce que nous ayons atteint Neuf-Chapelle. Depuis notre départ de Lille nous avons dû avancer entre les armées françaises et allemandes. Les balles et les projectiles volaient sur nos têtes. Nous étions environ dix mille, y compris les femmes et les enfants, trois fois nous fûmes pris de panique, aussi beaucoup de personnes furent foulées aux pieds, et d'autres sérieusement blessées.

"Une fois nous fûmes obligés de sauter un fossé de plus d'un mètre et demi de large, pour laisser passer les spahis qui arrivaient derrière nous à toute vitesse, pour frayer un chemin à l'artillerie française et à plusieurs régiments d'infanterie.

"Nous fûmes donc obligés de rester au milieu des champs pendant plus de deux heures, sans parler ou pouvoir allumer une allumette. Pendant ce temps, les canons faisaient rage.

"L'obscurité était complète, impossible de savoir où on se trouvait. Quel horrible moment!

"En arrivant à Calais, il fut impossible de se procurer des lits, et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont dû passer toute la nuit dans les rues."

lumettes, et avec les allumettes, l'amadou et le briquet du bûcheron. Il embrasa l'amadou dans un morceau de linge qui prit feu; il s'accroupit, attisa, souffla, et fit tant, avec mille peines, qu'il parvint à mettre le feu aux feuilles sèches, puis il s'établit tout réjoui devant l'âtre. La flamme monta bientôt avec des flots de fumée.

Un groupe de quatre ou cinq soldats venait de s'engager parmi d'épais *ajoncs*, et s'occupait d'étendre les capotes sur un terrain plus sec pour s'y coucher, quand l'un d'eux, levant la tête en maudissant la pluie, hésita un moment, et puis dit qu'il voyait un filet de fumée qui partait de quelque trou de brigand.—Grand bien lui fasse! dit le caporal; je ne suis pas en état de le déranger. —Cependant l'espérance d'un meilleur gîte les fit tous se lever et se remettre en quête.

Ils se dégagèrent avec peine du fourré et arrivèrent aux amas de fagots qui cachaient la hutte; mais ils cherchèrent inutilement de tous côtés, sur ce ciel brumeux, la fumée qu'on avait vue. —Ils donnèrent quelques coups de baïonnette dans les bourrées, et, n'y voyant nulles traces, ils s'accommodèrent de l'endroit, s'y établirent çà et là, et s'endormirent pour la plupart.

Une heure s'écoula. Le marquis, blotti au coin de l'âtre éteint, récitait son chapelet pour s'exhorter à la patience. Cependant il se lassait d'attendre, le froid l'avait repris; l'inquiétude l'emporte, il se met à crier:—Thérèse! Thérèse!—Les soldats ronflaient et ne bougèrent point. Le marquis s'échauffe au bruit de sa voix et reprend du haut de sa tête:—Paulet! Paulet!

—Qu'est-ce qu'il y a? dit le caporal à son camarade, qui s'étirait sur ses fagots. Le marquis appelait toujours.—Il y a quelqu'un là, dit un soldat.—Quelqu'un de chez nous?—Le caporal se leva.

Il entend la même voix, qui semble sortir de terre et qui le guide. Il cherche, soulève les branches, se glisse au travers.—Holà! dit cet homme à demi endormi: voici l'abri; nous sommes bien bons de rester à l'air.

Le marquis s'était tu à ce bruit. Deux des soldats eurent le courage de se lever.—Laissons dormir les fainéants, dit le caporal.—Ils se glissèrent en rampant dans la hutte, qui était obscure.

M. de la Charnaye était dans un coin qui écoutait; ils ne le virent point.—Voilà le feu qui fume, dit l'un; les brigands ne font que de partir. Je pense bien qu'il y en a un qui s'étouffe par ici.—Bon! dit l'autre, mon amadou était mouillé.

Le soldat prit un tison pour allumer sa pipe.—Qui va là? s'écria le marquis.—Qui va là, toi-même? dit le soldat en lui portant son tison au visage.—Il vit qu'il était aveugle.

—En voici un, dit-il, qui n'a pas pu suivre les autres.—Messieurs, dit le marquis en se levant et d'un ton impérieux, à qui ai-je l'honneur de parler?—Les soldats se mirent à rire, et allumèrent leur pipe sans lui répondre.

—Messieurs, reprit-il, ayez égard, je suis vieux et infirme. Dites-moi si vous savez quelque chose sur les événements, et si vous n'avez pas vu ma fille près d'ici.—Approche, qu'on t'examine, dit le caporal en le prenant au collet.—Prenez garde à qui vous parlez, dit le marquis en se redressant de toute sa taille, sachez que je suis l'un de vos officiers, et que ce sont les bleus qui m'ont mis dans l'état que vous voyez.—Ne te gêne pas, dit le caporal en se tournant vers ses hommes, je te conseille de t'en vanter. C'est bon, on prendra soin de toi.—Puis il appela ses camarades en dehors; la hutte se remplit de soldats.

Le marquis continuait sur le même ton.—Ah! c'est donc ainsi que se conduisent nos hommes à présent? J'en informerai vos chefs, et je vous ferai dégrader à la tête de vos paroisse. Je vous apprendrai, blancs-becs, à respecter les vieilles moustaches!—C'est un restant de ci-devant, dit le caporal en sortant; allons chercher l'officier et le représentant, qu'ils fassent de lui ce qu'ils voudront. —On laissa deux hommes en faction à l'entrée.

Les soldats pensaient que cet homme était le maître du château qu'on avait tant cherché. Le représentant, pressé de partir, chargea le chef de brigade de s'en assurer. Le capitaine Mainvielle fut le premier instruit de la découverte, et résolut avec Paulet, qui se désolait, de tenter un dernier effort pour sauver du moins M. de la Charnaye. On venait d'expédier sa fille à Nantes, mais si malade, qu'ils espéraient qu'elle échapperait au supplice.

Ils convinrent que Paulet s'introduirait auprès du marquis, sous prétexte de son métier d'espion, et le déciderait à cacher sa qualité, après quoi l'on tâcherait de le faire évader. Le capitaine Mainvielle risquait sa tête pour son ancien officier. Il accompagna Paulet lui-même, et lui ménagea la bonne volonté des factionnaires.

Paulet se glissa jusqu'auprès de M. de la Charnaye qu'il trouva debout, encore tout échauffé, et tâtant au long des murs comme pour sortir.—Ah! c'est toi, Paulet, s'écria-t-il, cela est heureux. —Et, comme il entamait ses récriminations, Paulet se jeta à ses pieds, lui prit les mains, les mouilla de pleurs.—Monsieur le marquis, qu'avez-vous fait! tout est perdu!—Et il raconta à la hâte, d'une voix entrecoupée de sanglots, où ils étaient, ce qui se passait, l'état du pays et tout ce qu'on lui avait caché. Le marquis le repoussa comme s'il rêvait; Paulet ajouta ce qu'il put, avec des protestations pressantes et des marques de désespoir qui ne permettaient pas un doute. M. de la Charnaye, étourdi, dit enfin: Et nos armées?—Ah! monsieur le marquis, vous ne savez rien: détruites, dispersées; le pays est en cendres.—Et la reine?—Morte à Paris sur l'échafaud depuis deux mois.—Et le jeune roi?—Toujours en prison dans la tour du Temple.—Et la coalition étrangère?—Vaincue, dissoute. —Et mon fils?—Il est mort, monsieur le marquis.

A ces questions faites coup sur coup on eût dit un homme qui roule dans un abîme, et jette ses mains de place en place pour se retenir. Il sembla que le marquis, par un miracle terrible, rouvrait les yeux devant ces effroyables événements. Il laissa tomber sa tête sur ses genoux; Paulet se releva plein d'impatience.—Il n'y a point une minute à perdre, il faut vous sauver, les soldats vont venir: il y a un officier qui vous protège; vous avez des habits de paysan comme moi, on dira que vous êtes mon père ou que vous n'avez pas la tête à vous; laissez-moi parler, cela suffira.

Le marquis ne répondit point. —Je les entends qui viennent, reprit Paulet hors de lui; c'est convenu: vous n'aurez rien à dire, vous vous appelez Jacques, c'est le nom de mon père.—Et il s'en alla.

En effet, le commandant arrivait, s'informant avec les officiers et rapportant les ordres du représentant. Le capitaine Mainvielle lui dit que cet homme était un paysan idiot et de plus aveugle. On fit dégager l'ouverture de la hutte, et les officiers s'y introduisirent.

Le capitaine Mainvielle dit au marquis: Citoyen, voici le chef de brigade qui vient t'interroger. —C'est bien inutile, dit Paulet: c'est mon père, qui est un pauvre infirme. Il fit signe de la main qu'il n'avait pas l'esprit libre.—Silence! dit le commandant; qu'il s'explique, on verra.—Il reprit! —Dis donc, l'homme, comment t'appelles-tu? Qui es-tu?

Le marquis se leva au milieu d'un profond silence, et dit:—Je m'appelle Marie-Athanase Chrestien, marquis de la Charnaye, et le dernier de cette maison!—Vous voyez bien qu'il ne faut pas l'écouter! s'écria Paulet. Le capitaine Mainvielle pâlit et dit en haussant les épaules:—C'est un vieux fou.—Non pas, messieurs, s'écria le marquis à pleine voix, je suis le marquis de la Charnaye! j'ai perdu mon roi, mes enfants, mes biens: obligez-moi de me laisser mourir.—Il ouvrit sa veste, prit son portefeuille et le jeta aux pieds du commandant.

Le commandant lança un regard sévère au capitaine Mainvielle. Il fit examiner les titres par les secrétaires.—C'est bon, dit-il ensuite: qu'on l'emmène.

M. de la Charnaye, à dater de ce moment, ne répondit point à personne, pas même à Paulet, qui tenta plusieurs fois de lui parler, et, chose singulière, il ne dit plus un mot de sa fille.

Il passa la nuit au campement, et fut dépêché à Nantes le lendemain. Cet homme, à cet âge et dans ce malheur, avait conservé une force de corps et d'esprit incroyable: il fit dix-huit lieues à pied en plein hiver, la tête découverte, attaché à un fourgon côte à côte avec des soldats.

On trouve de derniers détails sur M. de la Charnaye dans la correspondance d'un M. Huon du Panloup, officier vendéen, qui se réfugia à Nantes même, où il passa les jours les plus affreux du règne de Carrier sous les habits d'un homme du peuple:

"...M. de la Charnaye fut jeté dans la prison qu'on appelait l'Hôpital. Quatre mille prisonniers, entassés, les uns sur les autres, s'étouffaient dans ce charnier, sans feu et sans pain. On n'y relevait pas les morts, on n'employait à le vider que les charrettes de la guillotine. M. le marquis de la Charnaye fut confondu dans cette multitude, et personne n'a rien dit de ce prisonnier aveugle; il est probable qu'il y serait mort de faim dans un coin s'il y fût resté plus longtemps...

"Un jour la foule entoura les charretées qui marchaient vers l'échafaud. Carrier avait fait ajouter au cortège un choeur de musique patriotique. On vit sur l'une des charrettes un vieillard à cheveux blancs et aveugle, qui inspirait une pitié profonde. Personne alors ne le reconnut; mais voici ce qui arriva, ce que tout Nantes a vu et qui a été raconté par les valets de l'exécuteur. Il y avait sur la même charrette une jeune fille à demi morte déjà et mêlée à des soeurs de la Sagesse qu'on exécutait aussi ce jour-là. Ayant tourné la tête vers le vieillard, elle s'appuya sur le rebord et demanda aux religieuses de la laisser passer jusqu'auprès de cet homme, qu'elle appela son père. Ils firent un mouvement l'un vers

(A suivre sur la page 7).

TRAIT D'HEROISME

Comment meurent les officiers français

Ce trait d'héroïsme nous est raconté par un témoin.

A 50 mètres de la ligne ennemie le colonel du... d'infanterie ouvre un pli qu'un sous-officier vient de lui remettre. Il s'était avancé, seul, pour mieux voir les abords de la position que le régiment allait enlever. Ses officiers, penchés sur la carte, sont à trente pas en arrière; le sous-officier attend, immobile, à la distance réglementaire.

Soudain, d'une lointaine batterie allemande arrive un obus qui dans un roulement de tonnerre éclate. Le colonel est blessé. Il chancelle. Le sous-officier qui apporta le pli et un officier le saisissent par les bras et le soutiennent. La blessure est grave: un éclat de l'obus a frappé la cuisse déchiqueté les chairs, rompu les muscles; la botte s'emplit de sang.

—Un frisson d'émoi est passé sur le front du régiment, aligné à 100 mètres de là sur une pente gazonnée. Le colonel était un père pour ses hommes; ils l'adoraient. L'anxiété étreint le coeur des officiers, qui s'empressent autour du vaillant soldat.

Tout à coup, les lèvres pâlies du colonel s'entr'ouvrent:

—Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous..., non, par ici..., ne me soutenez pas; non, "pas devant mon régiment"!

Chacun a compris et chacun obéit. Autour du blessé, le cercle respectueux s'élargit.

Et le colonel, domptant la souffrance, faisant un effort surhumain pour se tenir droit sur sa jambe brisée, marche lentement vers son régiment. Il achève de lire l'ordre qui vient de lui être transmis.

La batterie allemande tire toujours. Un nouvel obus gronde, éclate à trente pas du groupe... et un paquet de mitraille emporte la tête du colonel.

Le colonel est mort!

Il est mort "debout", devant son régiment.

UNE PECHE MIRACULEUSE

Un chalutier prend un sous-marin dans ses filets

Londres, 4.—Une dépêche de la Rotterdam au "Daily News" dit qu'un chalutier à vapeur de Ymuiden, signale que vendredi, alors qu'il pêchait, un sous-marin s'est empêtré dans ses filets et le jeta contre un rocher. Le capitaine salua le sous-marin, en anglais, mais n'obtint pas de réponse; le chalutier abandonna le filet et rentra en hâte au port.

Le correspondant du "Daily Mail" à Amsterdam dit que c'était le fameux sous-marin "U-9", qui s'est empêtré dans les filets du chalutier.

Le Marquis de la Charnaye

(*Suite de la page 6*)

l'autre, mais ils avaient les mains attachées. On la vit se mettre à genoux; elle semblait lui demander pardon. M. le marquis de la Charnaye (car c'était lui) pleura, lui qui avait paru si ferme jusque-là. Elle se pencha ensuite sur son sein, et ils demeurèrent ainsi comme deux statues jusqu'à la place fatale. Les coeurs étaient brisés de cette scène.

"Ils descendirent les derniers, et l'on essaya de les séparer. Le couteau de la machine tombait et se relevait avec un bruit terrible. Comme l'exécuteur venait les chercher, le vieux M. de la Charnaye lui dit en se détournant:—Monsieur, je vous demande une grâce: cette femme est ma fille, et je vous prie de la faire mourir avant moi; moi, du moins, je ne la verrai pas.—Le bourreau lui accorda ce qu'il demandait et saisit mademoiselle de la Charnaye; le père monta derrière elle, en la tenant par le pan de sa robe. Ils s'embrassèrent encore sur l'échafaud. Quand on la lui arracha, il s'écria: *Vive le Roi!* et, quand ce fut son tour, il cria encore par deux fois: *Vive le Roi!* et leurs têtes s'allèrent rejoindre au bas de l'échafaud. Un mouvement indéfinissable trahit l'horreur de la foule qui regardait..."

Fin.

LA FRANCE ET LA GUERRE

Eloquente lettre pastorale de Mgr Charos évêque de Lille

Lettre de Mgr Charos, Evêque de Lille, ordonnant des prières à l'occasion de la guerre, déclarée à la France par l'Allemagne.

Nos Très Chers Frères,

Une heure grave entre toutes a sonné dans l'histoire de France La guerre à laquelle nos pacifistes croyaient avoir fermé les portes de l'avenir; la guerre que la France nouvelle, résignée et plus attachée à la paix qu'aucun pays du monde, avait tout fait pour écarter, s'est imposée à nous à notre sécurité et à notre honneur. Elle a surgi d'une façon si brusque et si inéluctable, que ceux-là même qui en ont machiné la terrible intrigue, semblent être emportés bien au-delà des bornes qu'ils avaient prévues. Dieu apparaît au fond de la scène humaine, tenant dans ses mains les destinées des peuples et les faisant servir, eux et leurs ambitions et leurs folies mêmes, aux vues secrètes de sa Sagesse et à l'exécution de ses desseins.

Elevons vers Lui, N. T. C. F., notre foi et nos coeurs: *Sursum Corda!* Malgré nos fautes, hélas! trop indéniables, nous pouvons avoir l'humble confiance que ce fléau n'est pas un châtiment que sa justice nous prépare, mais un moyen austère que sa miséricorde nous a réservé. Car la guerre va d'une part, reconstituer dans notre patrie stérilement divisée, l'unité morale qui la fit si ardente et si forte, et de l'autre, par le grand souffle du sacrifice et du dévouement patriotique balayant tous les égoïsmes et tous les lâches calculs, elle va relever le tempérament et le moral d'un pays où il y avait, avouons-le, trop de jouissance, trop d'attache au bien-être, et trop d'antipathies aux charges susceptibles de le réduire.

Nous avons le droit d'interpréter de cette façon les tragiques événements qui se précipitent. Car si la France n'aborde pas cette guerre terrible "d'un coeur léger" elle y va pourtant la tête haute et la loyauté dans les yeux comme dans son épée. Du sang humain qui va couler à flots sur la vieille Europe, pas une goutte ne mettra une tache au front de la France. Elle dont les aigles victorieuses avaient volé vers toutes les capitales, elle s'avançait au milieu de l'Europe grondante avec un rameau d'olivier. C'est sa modération même qui a accru l'arrogante présomption de ses adversaires; ils l'ont prise pour un effacement craintif ou pour le goût du repos, cher aux peuples las, qui se sentent vieillir.

Ils seront bientôt détrompés. Ils escomptaient la perpétuelle impuissance du pays à s'unir et à se discipliner, et ils ont refait eux-mêmes en un instant l'union fraternelle de tous les Français. Ils comptaient pour nous désagréger sur nos théories humanitaires et socialistes. Elles ne tiennent pas devant les réveils de l'instinct national et ils se sont chargés de le réveiller eux-mêmes en le froissant brutalement. Ils répétaient qu'un peuple sans enfants est un peuple sans soldats: que s'il se dérobe devant la vie et ses charges, il se déroberait devant la mort et ses risques. Et voici que dans cette nation restée brave et fière, la vision des champs de bataille et des hommes qui tombent, remet de la gravité morale et le parti-pris du sacrifice dans les coeurs. Nous avons vu des mères et de jeunes épouses accompagner en larmes jusqu'à la citadelle ceux qu'elles aimaient, et puis, sans maudire la guerre comme les mères dont parle le poète romain, allant finir de pleurer et de prier au pied des autels. Nous avons vu nos jeunes soldats assiégeant nos églises et dans les rues mêmes, demandant aux prêtres et à l'Evêque des absoudre et de les bénir. La crainte de Dieu exclut toute autre crainte: ils sont partis, non pas dans une excitation bruyante comme celle de 1870 dont nos souvenirs d'enfant nous retracent encore l'image fiévreuse, mais avec une résolution maîtrisée qui tendait leurs traits et mettait au fond de leurs yeux un éclair.

Encore un coup, ayons confiance, et d'autant plus que, malgré des efforts insensés pour séparer l'Eglise et la nation française, Dieu a voulu que leurs destins restassent solidaires, et qu'un amoindrissement de la France ne pût pas se produire sans un affaiblissement de l'influence catholique dans le monde. Cette réflexion fut formulée plusieurs fois, devant nous, dans un récent voyage à Rome, par ceux qui composent le Sénat de l'Eglise. Et le Pape Pie X n'aime-t-il pas à redire que notre peuple est resté le premier dans la catholicité par la générosité et par la ferveur de l'apostolat?

Nous croyons pouvoir à notre tour le déclarer sans jactance: si le dessein de nos avides adversaires se réalisait, s'ils devaient arracher encore à ce pays de nouveaux lambeaux de son sol si envié, de nouveaux milliards de son or si convoité, si la France enfin tombait au rang d'une puissance secondaire, ce n'est pas seulement l'équilibre européen qui serait rompu; ce n'est pas seulement la civilisation qui perdrait sa délicatesse et sa grâce, c'est l'humanité qui serait atteinte dans les portions les plus nobles d'elle-même; c'est le dévouement aux idées généreuses réalisant parmi les hommes toujours plus de justice, de dignité et de liberté; c'est la sympathie pour les faibles et les opprimés, qui tendraient à disparaître avec la race qui fut toujours l'enthousiaste et séduisant champion des nobles causes. Et c'est un utilitarisme méthodique sans grandeur et sans coeur et lourdement infatué, qui remplacerait tout cela.

Et ce serait enfin, sur combien de points dans le monde un recul! et nous allions dire un refroidissement de l'Evangile. Qui le prêche et le persuade autant que nos incomparables missionnaires? soit dans les sables du désert africain, soit sur les plateaux rocheux de la Syrie où elles acclimatent notre langue, soit au fond de la Chine, impénétrable à tout autre qu'à ces pionniers spirituels et qui s'éveille enfin à la foi? Toute la force d'expansion conquérante qui caractérisera de tout temps la France et qui s'est restreinte dans l'ordre politique, il semble, au contraire, qu'elle atteigne aujourd'hui son maximum chez ses missionnaires et qu'elle ait été mise, grâce à eux, au service de cette note de catholicisme où d'universalité qui est une note de l'Eglise. Eh bien! qui remplacerait notre pays dans cet office providentiel? Qu'on nous montre son suppléant avant de nous faire croire que la France soit à la veille d'être mise à la retraite dans l'histoire des nations!

L'Europe devient une arène formidable où nous entrons à pas lents et comme à regret. Mais nous y entrons à la veille de la Consécration grandiose de la Basilique nationale et expiatrice du Sacré-Coeur, qui mettra la France dans les bras de Jésus-Christ. Nous y entrons au lendemain des grandes assises eucharistiques de Lourdes, où la Fille aînée de l'Eglise honorant le Pape personnifié dans son Légat, honorée elle-même par un concours de deux cents évêques a rendu un éclatant hommage à la royauté sociale de Notre-Seigneur, Prince des peuples et des siècles. Et sa divine Mère N.-D. de Lourdes, la plénipotentiaire de la Miséricorde infinie aura-t-elle en vain fait briller aux grottes de Massabielle son sourire, ses larmes et ses miracles? Aura-t-elle en vain vu, pendant plus d'un demi-siècle la France entière à ses genoux, tandis qu'elle vient d'être outragée de l'autre côté du Rhin? Et Jeanne d'Arc, qui ramena sous nos drapeaux la victoire infidèle, et "bouta" hors du pays l'ennemi qui s'y croyait chez lui comme l'Allemand en Alsace, aura-t-elle en vain été mise sur nos autels? C'est sous ses auspices que nous plaçons cette guerre nationale, qui a pour enjeu, comme celle dont la bonne Lorraine fut la sublime héroïne, tout l'avenir du nom français. Nous savons que notre état-major a porté à sa perfection la plus savante les plans de la campagne qui va s'ouvrir. Mais la Vierge de Domrémy aura encore à tourner en notre faveur cette part d'inconnu qui reste au fond de la stratégie la mieux conçue et la mieux concertée; des hommes l'appellent la fortune; elle est proprement la part de Dieu, le point réservé de sa Providence!

Prions-le ardemment, N. T. C. F., ce Dieu des armées, cet Arbitre des batailles qui ne se prononce pas seulement, comme ceux des manoeuvres militaires, sur la victoire gagnée, mais qui en décide et qui la donne. Puisse-t-il l'inscrire en noms immortels dans les plis frémissants de nos drapeaux qui emportent au-dessus des bataillons en marche l'honneur de la France et son existence de grande nation!

Invoquons le Père qui est dans les Cieux en faveur de nos soldats qui s'arrachaient hier aux bras paternels, qui demandaient à une mère angoissée, à une jeune femme laissée au foyer avec des enfants en bas âge, de ne point pleurer pour ne pas les amollir, et qui ont détourné les yeux de ces êtres si chers pour ne plus regarder que l'ennemi. Dans leurs rangs, nous saluons avec une indicible émotion nos prêtres qui, au nombre de 375 dans le seul diocèse de Lille, ont laissé leur ministère de paix pour marcher au feu: nous saluons nos religieux accourus de la terre d'exil et rentrant sur le sol français pour le défendre contre l'agresseur. Tous s'apprêtent à nous donner leur sang; est-ce assez de leur donner nos acclamations et nos larmes? Que notre prière soit leur bouclier, et que notre foi ne cesse pas d'entourer les blessés de nos soins et de nos veilles!

Prions enfin pour que cette guerre soit aussi brève que glorieuse. La gloire la plus éclatante coûte trop cher quant elle est achetée de tant de sang et de tant de douleurs. Fasse le Ciel que la paix nous soit bientôt rendue dans l'honneur, et que la paix religieuse plus nécessaire encore aux nations que celle qui est signée dans les traités et par les diplomates, complète la première et la couronne et la rende féconde!

A ces causes,

Le Saint Nom de Dieu invoqué, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

Art. I—Nous demandons à tous nos prêtres de bien vouloir célébrer trois fois la messe *tempore belli* à l'intention de la France. Nous leur prescrivons d'ajouter tous les jours aux oraisons de la messe, et tant que se poursuivront les hostilités, l'oraison de la même messe *tempore belli*.

Art. II—Les litanies de la Sainte Vierge et les prières récemment indiquées pour le salut du T. S. Sacrement au cours de la neuvaine prescrite par Nous, seront récitées chaque dimanche pendant toute la durée de la guerre. Nous autorisons MM. les curés et aumôniers à donner le salut solennel en semaine, toutes les fois que la dévotion des fidèles leur suggèrera de le faire. On ajoutera aux versets en langue française, "*Dieu soit béni, etc.*", les deux invocations: "*N.-D. des Armées, priez pour nous; Bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous.*"

Art. III—Nous demandons à nos chères filles des Communautés religieuses et à toutes les personnes pieuses de bien vouloir offrir plusieurs fois par semaine leur communion pour la sauvegarde de nos soldats, le succès de nos armes et le rétablissement de la paix.

Art. IV—Nous autorisons et bénissons de grand coeur le pieux dessein d'un bon nombre de jeunes gens de la ville de Lille de passer en adoration devant le S. Sacrement exposé la nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine jusqu'à la conclusion de la paix. Cette adoration se fera dans l'Eglise du Sacré-Coeur.

Art. V—Nous célèbrerons dimanche prochain 9 août dans l'église Saint-Maurice (1) de Lille à 6 heures du soir un salut solennel pour appeler la protection de Dieu sur la France et sur ses armées. Nous y convions spécialement Notre Chapitre et tout le clergé de la ville, les autorités militaires, M. le maire de Lille, et MM. les membres du Conseil Municipal, MM. les Sénateurs, Députés et Conseiller généraux des trois arrondissements du diocèse.

Art. VI—Un groupe important de Dames catholiques de notre ville, imitant l'exemple donné par Lille en 1870, lorsque fut promise l'Eglise votive du Sacré-Coeur, nous a soumis le projet d'un voeu. Aux termes de ce voeu, les fidèles de la cité de la Vierge s'engagent à subvenir aux frais de l'érection du transept de la Cathédrale, si N.-D. de la Treille détourne de nos murs l'invasion étrangère. Nous approuvons et bénissons ce voeu, et nous le formulons nous-même au nom de notre ville épiscopale.

Et sera Notre présente Lettre lue et publiée dans toutes les églises et chapelles de Notre diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Lille, sous le seing et sceau de nos armes et le contre-seing du Chancelier de l'Evêché le 5 août 1914, en la fête de Sainte-Marie des Neiges.

† *Alexis-Armand*,
Evêque de Lille.

Par Mandement:
Fl. Dewailly, Chancelier.

(1) Une des 18 églises paroissiales de Lille; elle peut contenir plus de 10,000 personnes.

UNE MISE EN DEMEURE

Note énergique de l'Angleterre et de la Russie au gouvernement turc

Londres, 3.—L'Angleterre et la Russie ont présenté à la Porte une note comportant les demandes suivantes:

"Une explication de l'action navale de la Turquie dans la mer Noire;

"Le renvoi des officiers allemands employés dans la marine turque;

"Le désarmement des croiseurs "Goeben" et "Breslau".

Si ces demandes ne reçoivent pas satisfaction, les relations diplomatiques entre l'Angleterre et la Russie, d'une part, et la Turquie, d'autre part, seront rompues.

La réponse de la Porte n'a pas encore été reçue.

* * *

Washington, 3.—Il est évident que les alliés s'attendent à recevoir une déclaration de guerre de la part de la Turquie. Ceci est démontré par la démarche faite auprès du gouvernement des Etats-Unis pour s'assurer s'il était disposé le cas échéant, à se charger des intérêts français, anglais et russes à Constantinople.

Quand cette demande prendra corps, le gouvernement américain consentira à s'occuper des ambassades de ces trois nations à Constantinople.

Le département d'Etat a été informé que les représentants diplomatiques des alliés se préparaient déjà à quitter la capitale de la Turquie.

* * *

Washington, 3.—D'après un message privé daté d'hier et transmis aujourd'hui de Constantinople aux Etats-Unis, par l'intermédiaire des voies officielles du gouvernement américain, la guerre a été officiellement déclarée entre la Turquie et la Russie.

* * *

Londres, 3.—Suivant dépêche à la "Central News Agency", un message officiel de Constantinople reçu à Rome annonce que la flotte russe a attaqué la flotte turque près de Sébastopol, dans la mer Noire.

Les détails sur le combat manquent.

LA VERSION ALLEMANDE

L'état-major allemand annonce des succès entre Verdun et Toul

Berlin, 3, (par T. S. F., Long Island.) — Les renseignements fournis aujourd'hui à la presse par les milieux officiels, sont:

"Les critiques militaires des journaux de Berlin considèrent que les développements d'hier dans les environs de Verdun sont de la plus grande importance, et ils disent qu'ils entrevoient un nouveau mouvement offensif. Dans la bataille au sud de Verdun, les Français font tous leurs efforts pour écraser et repousser l'armée qui a pénétré jusqu'à Saint-Mihiel à la fin de septembre, et qui durant le mois écoulé s'est battue pour tenir le terrain gagné. Les Allemands se sont emparés de la position principale, et leurs forces opèrent dans la direction de Toul.

"L'attaque des Français à Pont-à-Mousson a été aussi sans résultat. L'attention peut maintenant être dirigée sur l'objet original de cette campagne.

"Le commencement des hostilités navales, par la Turquie promet d'attirer l'attention des forces russes, engagées en Pologne, où ils avaient pu concentrer des forces supérieures contre les armées allemandes et autrichiennes. On ne signale rien de nouveau en Pologne.

"L'Autriche annonce officiellement que la marche des Russes contre les positions autrichiennes dans la région de Turka a été repoussée. (Turka est en Galicie à 55 kilomètres environ au sud-ouest de Sambor).

"Des dépêches spéciales du front serbe aux journaux, signalent qu'un régiment entier de Serbes, commandé par le colonel Ivanoff, est tombé dans un piège à Vishegrad. Ils avaient été avisés peu avant, que les Serbes occupaient encore cette ville. La chose était inexacte, et le régiment rapidement entouré, s'est rendu sans résistance.

"Les autorités militaires allemandes démentent toutes les histoires qui ont circulé en Allemagne et à l'étranger au sujet des obusiers allemands de 400 millimètres.

"Les essais de ces canons ont commencé il y a 6 ans, et les artilleurs allemands ont été entraînés à les manoeuvrer depuis plusieurs années. Le secret de ces canons fut gardé avec succès."

LES CRIMES ALLEMANDS

D'un témoignage belge

Tout ce que les journaux disent des atrocités commises par les Allemands en Belgique est au-dessous de la vérité. Ils ont coupé les mains et les pieds d'un de nos bourgmestres, crevé les yeux à d'autres civils, coupé les bras à des enfants, brûlé vifs de pauvres paysans, tranché la gorge à des femmes après les avoir violées, fusillé des milliers de civils. Ils ont pris mon cousin X... qui, étant religieux, s'était fait ambulancier militaire, et l'ont obligé à marcher devant les mitrailleuses françaises. Le Seigneur l'a épargné, et maintenant ils se sont emparés de lui pour soigner leurs blessés.—(La *Croix*.)

LES POSITIONS DES ALLIES SONT PARTOUT MAINTENUES

Les Belges font de légers progrès àl'est de Nieuport. — Des tranchées cédées au nord d'Arras sont aussitôt reprises

Paris, 7.—Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"Il n'est arrivé aucune nouvelle concernant les opérations au nord de la Lys.

"Au cours d'un violent mouvement offensif des Allemands au nord d'Arras, nous avons perdu quelques tranchées que nous avons reprises plus tard.

"En Argonne, dans la région de Saint-Hubert, toutes les attaques de l'ennemi ont été victorieusement repoussées.

"Sur le reste du front de bataille il n'y a rien d'important à signaler".

Paris, 7.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"A notre aile gauche, les alliés ont fait de légers progrès à l'est de Nieuport, sur la rive droite de l'Yser. Entre Dixmude et la Lys, les Allemands ont renouvelé leurs attaques pendant la journée d'hier, mais, en de nombreux points, ces attaques, surtout celles de l'infanterie, ont été moins énergiques.

"Les lignes franco-anglaises se sont partout maintenues, et nos troupes, prenant l'offensive, ont fait des progrès sensibles sur de nombreux points.

"Entre La Bassée et la région de la Somme la journée a été marquée par un duel d'artillerie. Dans la région de Roye nous continuons à occuper Le Quesnoy-en-Santerre et nous avons avancé en particulier vers Andechy.

"Au centre, entre l'Oise et la Moselle, nous avons à noter une reprise de l'activité allemande, qui s'est surtout manifestée par de la canonnade. Les attaques de l'ennemi, sur de nombreux points de notre front, ont en fin de compte été repoussées, quoiqu'en plusieurs cas le combat dura pendant la journée entière.

"A notre aile droite, il n'y a rien de nouveau."

Les troupes de réserve françaises et anglaises ont été envoyées pour assister les armées qui opèrent au nord de Soissons. Les sentinelles aériennes signalent que les Allemands ramènent plusieurs divisions de troupes de réserve sur des positions vaguement décrites, que l'on suppose être "le long de l'aile gauche" et laisse entrevoir aux chefs militaires que les Allemands n'ont pas abandonné leur plan d'atteindre les villes de la côte.

Londres, 7.—Le correspondant du "Daily Mail" à Rotterdam dit qu'il a reçu la confirmation officielle de l'avance des alliés sur tout le front ouest des Flandres. Il ajoute:

"Les boulangeries militaires allemandes ont été dirigées vers le sud d'Ostende, laissant entrevoir la retraite probable de l'armée principale allemande.

"J'ai appris, de sources sûres, que le transfert du 9e corps d'armée allemand de Belgique et de France vers la Prusse orientale, a eu lieu la semaine dernière et que la moitié seulement de ce contingent a été remplacé par des volontaires.

"Les Allemands manquent de munitions pour leurs gros canons, à l'ouest des Flandres, et les transports sont impossibles en raison des inondations. Les Allemands prisonniers disent qu'ils peuvent se battre avec des hommes, mais pas avec une masse d'eau."

La vie des soldats du kaiser dans les tranchées, où ils demeurent agenouillés, est horrible à l'extrême.

Une nourriture convenable a fait défaut; les soins médicaux manquent et la maladie a fait son apparition, ravageant les rangs de ceux qui n'ont pas été frappés par les shrapnels.

L'énervement mental et physique des lingues vigiles durant lesquelles les hommes envisagent constamment la mort en face, a affecté le moral des flegmatiques Allemands beaucoup plus que celui des troupes alliées. Ils hésitent, quand ils sont sous le feu, et n'abandonnent pas rapidement l'abri de leurs tranchées pour attaquer en rase campagne.

* * *

Londres, 7.—Une dépêche de Rotterdam au "Daily Mail" dit qu'Anvers est de nouveau en proie à la panique et que, en raison de l'attitude agressive des Allemands, qui accusent les Belges d'avoir mis le feu aux réservoirs de pétrole, plus de 15,000 habitants quittent de nouveau Anvers. Tous les permis sont supprimés.

Les Allemands ont interdit aux Belges de 18 à 30 ans de quitter la ville et en ont arrêté un grand nombre.

ST-BONIFACE

Mgr l'Archevêque a quitté Montréal pour le sud des Etats-Unis. Il est inutile de lui écrire d'ici à deux mois; les lettres risquent de ne pouvoir pas l'atteindre. Les médecins nous permettent d'espérer en un complet rétablissement.

* * *

BAPTEMES

2 novembre. Eugène, fils de J.-B. André et de Rébecca Goffart. Parrain, Eugène Tellier; marraine, Mme E. Tellier.

8 novembre. Chara-Blondina, fille de Oscar Boone et de Euphrasie Verleyen. Parrain, Florent Boone; marraine, J. Boone.

8 novembre. René-Pierre, fils de J.-R. Meyer et de Emma Cesoriners. Parrain, H. de Colunoe; marraine, Marie Clovzin.

8 novembre. Louis-Alphonse, fils de James Dufault et de Eugénie Anthier. Parrain, Azarie Dufault; marraine, Maria Dufault.

8 novembre. Marie-Florence, fille de Thomas Gauvreau et de Graziella Schwartz. Parrain, Charles Schwartz; marraine, Théolinde Desjardins.

8 novembre. Victor-Bernard, fils de Napoléon Goulet et de Rodrigue, de Saint-Claude, Man. Parrain, Mizael Rodrigue; marraine, Emma Paquin.

8 noembre. Marie-Marguerite, fille du docteur Lachance et de Eugénie Forest. Parrain, J.-B. Poitras; marraine, Agnès de Moissac.

* * *

SEPULTURE

5 novembre. Julie Péquignat, épouse de Jean Langlois, décédée à Rochester, Etats-Unis, le 1er novembre, à l'âge de 64 ans.

* * *

M. l'abbé DeMunter a été nommé professeur de théologie et de philosophie au Petit Séminaire.

PETIT SEMINAIRE

Par une faveur spéciale de M. le Directeur du Séminaire, tous les élèves assistent à notre séance d'inauguration de l'Académie Taché, et la fanfare nous fournit son concours pour rehausser l'intérêt de notre réunion.

Lecture est donnée du compte-rendu des élections, puis M. le Président de l'Académie prend la parole pour nous expliquer, en un solide discours, notre devise "Esto vir!" Sois un homme! Il faut être des hommes de caractère, nous dit-il; des hommes qui, lorsqu'ils ont entrepris une bonne cause, ne se laissent abattre par aucune crainte, terrasser par aucune difficulté; des hommes qui ne reculent devant rien, mais qui marchent toujours aux premiers rangs, le front haut et d'un air résolu.

L'homme de caractère, avoue-t-il encore, n'est pas nécessairement un homme toujours emporté; il n'est pas non plus un homme populaire ou aimé de tous. Il est plutôt ferme sans emportement; il aime sans bassesse et il voit sa cause par dessus tout. Le caractère s'acquiert par la piété d'abord, et tous ceux qui prient d'un cœur sincère et qui luttent généreusement pour se débarrasser de leurs mauvais penchants, peuvent être des hommes de caractère.

Il en est qui naissent mieux favorisés que d'autres, mais il demeure certain que tous peuvent devenir des hommes de caractère s'ils le veulent. Ceux qui ont déjà de belles qualités doivent encore les perfectionner; les autres ont le devoir de travailler à acquérir ce qui rend vraiment homme de devoir et d'honneur.

L'étude aide aussi à tremper la volonté de tout jeune homme, en ouvrant son esprit à de nouvelles connaissances et en l'habituant peu à peu aux efforts personnels.

Le bon exemple ne peut être étranger à la formation du caractère, chez les jeunes gens. C'est là l'action la plus salutaire qu'ils peuvent exercer dans les milieux où leur modeste influence se fait alors sentir.

Telles sont les leçons pratiques qui se dégagent du travail sérieux de M. Norbert Bellavance.

Il m'appartient de féliciter, au nom de tous, notre dévoué Président, pour son discours d'ouverture de l'Académie naissante.

MM. H. Lapointe et J. Hébert viennent ensuite, sur la scène, déclamer, l'un, "La chute des feuilles", de Millevoye, et l'autre une intéressante poésie, intitulée "Carcassonne", par Gustave Nadaud.

Le programme de notre première séance régulière n'étant pas fort chargé, il nous a été agréable d'écouter les conseils que nous ont largement donné nos bienveillants Directeurs.

M. le Directeur de l'Académie nous rappelle, pour mieux les graver dans notre esprit, certaines idées du discours du Président; il nous redit ce que tendra sans cesse à poursuivre l'Académie pour le plus grand bien de notre préparation à notre carrière future.

M. l'abbé Moreau, récemment ordonné prêtre au Petit Séminaire, accepte l'invitation qui lui est faite de nous exposer quelques-uns des bons résultats qu'une Académie peut produire dans une maison d'éducation.

M. l'abbé Moreau, qui fut déjà président d'un cercle de jeunesse au Séminaire de Québec, proclame sans restriction les services que peut rendre un cercle ou une Académie dans un collège ou séminaire.

Outre l'avantage si grand d'exercer à l'art de la parole publique, l'Académie est surtout profitable à cause du travail personnel qu'elle impose à ses membres. M. l'abbé Moreau nous avertit cependant de ne pas vouloir étudier un peu toutes les grandes questions pour avoir l'air de petits savants. Il importe avant tout de limiter le programme d'études pour avoir le temps d'approfondir quelques sujets de majeure importance.

M. le Directeur du Séminaire veut à son tour nous adresser quelques mots d'encouragement. Il nous invite à bien profiter des avantages que l'Académie nous offre, et que l'on a énumérés durant la séance. Il nous recommande à tous, d'être pour le caractère, l'énergie et le dévouement apostolique, de dignes successeurs des Taché et des Langevin.

Antoine Deschambault,
—18 octobre 1914. Secrétaire.

LA TACTIQUE DE JOFFRE

Ménager ses troupes tout en grignotant l'ennemi

Paris, 6.—Les personnes attachées au ministère de la guerre estiment que les Allemands possèdent en Belgique et en France et sur la frontière allemande, du côté de la Suisse un effectif de 1,750,000 hommes. Les Français et les Anglais ont sans aucun doute un effectif supérieur, qui sur ou près des lignes de bataille atteint, croit-on, 2,225,000 hommes.

La raison pour laquelle les alliés ne chassent pas les Allemands de France et de Belgique, est en partie parce qu'ils sont mieux outillés pour se défendre, possédant une artillerie et des retranchements d'une construction tout à fait moderne, ce qui leur permet de mieux se tenir sur la défensive que de prendre l'offensive. Il n'y a probablement aucune position sur toute la ligne de combat que l'une ou l'autre armée ne puisse prendre si elle était bien résolue à le faire. Il s'agirait tout simplement de concentrer sur ce point des forces suffisantes et de consentir à des pertes qui sont en pareil cas inévitables.

On s'empare d'une position en éprouvant de plus grandes pertes que celles qu'on inflige à l'ennemi, et les vainqueurs en avançant se trouvent en présence d'une autre position de laquelle ils doivent également s'emparer. Si cette opération est répétée plusieurs fois, la supériorité numérique de l'attaque deviendra une infériorité, et les semaines se succédant amèneront la défaite forcée de l'ennemi.

Le général Joffre ménage la vie de ses hommes. Ces derniers cherchent à obtenir les meilleurs résultats, en laissant les Allemands les attaquer dans des occasions qui leur sont défavorables, et quand ils veulent le faire. Les généraux des armées alliées pensent certainement qu'il est préférable d'engager la bataille en France ou en Belgique qu'en Allemagne. Leur effort tend à disposer les troupes alliées sur telle ou telle partie de la vaste ligne de bataille, de façon à anéantir ou à faire prisonniers le plus grand nombre d'Allemands.

Pour les alliés, chasser les Allemands devant eux (si cela était possible) équivaudrait à les refouler sur leurs bases en laissant leurs armées intactes. Le problème qui consisterait à battre les Allemands sur leur frontière deviendrait de plus en plus difficile à chaque fois qu'ils reculeraient d'un kilomètre.

On se montre convaincu, aussi bien au quartier général de l'état-major qu'au ministère de la guerre, que la guerre sera longue, et que la victoire ne sera gagnée que par attrition, et que cette manière de procéder peut être employée aussi bien dans le nord de la France qu'en Belgique et sur les bords du Rhin.

L'état-major des armées alliées s'appliquent surtout à ne pas gaspiller le 'matériel" humain.

La France dispose probablement encore de 1,500,000 hommes, dont la plupart quoique sous les armes n'ont jamais été sur le front.

Parmi eux se trouvent des jeunes gens et des réservistes des plus anciennes classes, qui reçoivent l'instruction nécessaire pour pouvoir les remplacer sur le champ de bataille. La France peut donc perdre 1,500,000 hommes et conserver un effectif aussi important que celui qu'elle possède actuellement. Il en serait probablement de même pour l'Allemagne, et pour les experts militaires, ces nombreuses et importantes opérations qui ont déjà eu lieu ne sont que le commencement d'un conflit qui n'atteindra sans doute toute sa violence qu'au printemps prochain.

LA GUERISON DU TETANOS

Admirable découverte d'un médecin des Ardennes

Paris, 9.—Un des traits les plus frappants de la guerre actuelle a été l'extraordinaire prédominance du tétanos parmi les blessés. Tous les hôpitaux déplorent l'effet terrible de ce mal, contre lequel la science médicale a été sans effet. Le docteur Delorme, chef du service sanitaire français, avoue l'impossibilité de guérir un cas avancé dans un rapport sur le traitement des blessés, publié à l'Académie de médecine. Il dit:

"Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas sont mortels. Je ne puis seulement conseiller que des palliatifs. Le docteur A. Blake, de l'ambulance américaine, disait récemment que le tétanos était le plus sérieux problème auquel les médecins avaient à faire face pendant cette guerre, et qu'il considérait qu'une inoculation préventive immédiate d'un sérum antitétanique faite sur tous les blessés trouvés sur le champ de bataille, était la seule méthode de combattre cette calamité.

De telles injections, cependant, n'ont pas guéris les cas avancés. On annonce que sur ces cas avancés quatre mille blessés sont morts et qu'à peine une vingtaine ont pu être guéris.

Le docteur Doyen, le chirurgien bien connu, a annoncé aujourd'hui la découverte d'un remède dont il donne ci-dessous les détails:

"Je me suis rendu compte depuis longtemps du caractère sérieux du tétanos. J'ai étudié depuis le 10 septembre. Je fus mis sur la bonne voie par les rapports d'un traitement efficace découvert par un médecin de la région des Ardennes, où le tétanos régna en 1909. Le remède consistait en injections antitétaniques dans la colonne vertébrale, et le maintien du malade dans une position renversée, la tête au-dessous du niveau des reins. C'était là le secret de la guérison du tétanos. Sous ma direction le Dr Brisset de Saint-Lô a traité dix cas avancés, et le docteur Lemonnier de Granville, quatorze. Il n'y eut que trois décès, deux à Granville et un à Saint-Lô, où le cas était dès le début considéré sans espoir, l'homme ayant été mis littéralement en pièces. Ces chiffres représentent plus de 80 p. c. de guérisons.

"Le traitement consiste, d'abord, d'une injection de sérum dans la région des reins; le patient est alors incliné, la tête en arrière, à un angle de 45 degrés de manière que le sérum puisse passer dans la région vertébrale et le cerveau. S'il s'agit d'un cas très grave, je renouvelle l'injection, administrant quarante centimètres cubes dans l'intervalle de quarante-huit heures.

"En outre des injections, de fortes doses de chloral—12 à 15 grammes chaque jour—sont administrées par la bouche, pendant que la blessure est traitée localement par de puissants antiseptiques.

"J'ai résumé les détails des cas, et le traitement dans un rapport destiné à la société médicale française. J'espère que cette méthode sera adoptée officiellement dans le plus bref délai."

UNE SCENE EMOUVANTE

Un prêtre-soldat grièvement blessé meurt en donnant l'absolution à un soldat

Paris, 3.—Plusieurs soldats blessés étaient étendus sur de la paille dans la salle d'attente de la gare du Nord, en attendant d'être transportés à l'hôpital. Huit d'entre quelques-uns même, semblaient n'avoir plus que quelques instants à vivre.

Un de ces derniers donnait des signes évidents d'inquiétude. Une infirmière s'approcha et lui offrit d'arranger les bandages de sa blessure; mais le malheureux lui dit: "Je désire vivement un confesseur."

"Y a-t-il un prêtre ici?" demanda l'infirmière à haute voix.

A ce moment un autre soldat mortellement blessé, tira l'infirmière par la manche et dit:

"Madame, je suis prêtre. Je peux lui donner l'absolution. Portez-moi près de lui."

L'infirmière hésitait, car le malheureux prêtre-soldat avait une horrible blessure causée par un éclat d'obus, et le moindre mouvement le faisait affreusement souffrir. Mais la voix reprit faiblement:

"Vous avez la foi et vous connaissez la valeur d'une âme. Qu'est une heure de vie comparée à cela?" et le soldat essaya vainement de se soulever pour se traîner aux côtés de son camarade; on l'y porta.

La confession ne fut pas longue, mais les forces du prêtre-soldat diminuaient rapidement. Quand le moment fut venu de donner l'absolution, il fit signe à l'infirmière et murmura: "Aidez-moi à faire le signe de la croix".

Celle-ci lui soutint le bras. Peu après le prêtre et son pénitent mouraient tous deux, la main dans la main, pendant que l'infirmière et les hommes de l'ambulance s'agenouillaient à leurs côtés.

PAROLES DE TRAITRE

M. Caillaux frappé de quinze jours d'arrêts de forteresse

Paris, 3.—L'ancien président du conseil des ministres, M. Caillaux, a été frappé de quinze jours d'arrêts de forteresse pour avoir prononcé récemment un discours dans lequel il insultait les Anglais. M. Caillaux est attaché à l'armée comme trésorier.

Le duc de Rohan, en racontant le fait à la chambre des députés, a dit:

—M. Caillaux est allé cette semaine à Doulens, où il a rencontré des réservistes et territoriaux appartenant à sa circonscription électorale. Il leur a dit:

"Il me semble que vous entreprenez une bien dure besogne. Si quelques-uns de vous désirent être transférés dans une région moins dangereuse, ils n'ont qu'à me le dire. La situation est excessivement grave, car nous sommes seuls à lutter contre le monde. Les troupes anglaises ne sont d'aucune utilité pour nous."

Le général Galliéni a ordonné aussitôt le transfert dans une forteresse de l'ex-ministre.

Lorsque le général Joffre fut informé de ceci, il a doublé la punition.

LES RUSSES ENVAHISSENT LE TERRITOIRE TURC

Les Turcs se retirent en laissant de nombreux morts sur le terrain

Pétrograde, 6.—Un communiqué officiel de l'état-major de l'armée russe dans le Caucase a été publié aujourd'hui à Pétrograde et annonce que les troupes russes ont traversé la frontière turque, repoussant l'avant-garde de l'ennemi et s'emparant de plusieurs villes.

Le texte du communiqué dit:

"Nos troupes ont traversé la frontière turque et, après avoir repoussé les avant-gardes turques, se sont emparées, après engagements, des villes de Zwine, Karakilissee, Passenka, Akhty, Boutakh, Khoroun, Myssem et Arzap.

"Les Turcs ont battu en retraite après avoir subi des pertes et ont abandonné leurs morts."

LA PRISE DE JAROSLOV

Les Autrichiens sont battus et en pleine retraite le long de la rivière San

Lemberg, 6.—On a reçu hier à Lemberg, la nouvelle que la ville de Jaroslav a été recapturée par les Russes qui y ont fait 5,000 prisonniers.

Les rapports militaires publiés à Lemberg, disent que pendant les derniers jours les Autrichiens attaquaient continuellement, nuit et jour. Le feu de leur artillerie était particulièrement violent ce qui donnait l'impression qu'ils tentaient leur dernier effort. Néanmoins les Russes ont repoussé l'ennemi et brisé sa résistance, de sorte qu'il bat maintenant en retraite tout le long de la San.

Cette dernière bataille s'étendait sur un vaste front et on pouvait entendre la canonnade à une grande distance. D'énormes forces autrichiennes s'efforcèrent d'empêcher les Russes de traverser la San près de Monasturzek, mais furent obligées de céder devant l'énergie des attaques russes.

On dit ici que les canons autrichiens ont détruit le château que le prince Czartoryzky possède près de Lezajsk, sur la San. Il est probable que la bibliothèque historique de grande valeur qui se trouvait dans le château a été anéantie.

Londres, 6.—D'après les nouvelles reçues par l'ambassadeur de Russie à Londres, les Russes ont traversé la San en force, au nord et au sud de Przemysl et s'avancent de nouveau le long de la voie ferrée de Cracovie.

A moins que les Autrichiens ne réussissent à arrêter les Russes, ils seront obligés de se replier sur les Carpathes, actuellement couverts de neige, où depuis plusieurs semaines d'importants corps de cosaques attendent le moment de les attaquer de flanc.

Przemysl n'a pu être secouru et la chute de la forteresse peut se produire d'un moment à l'autre. Jaroslav n'est qu'à 25 kilomètres de Przemysl.

UN ECHEC AUTRICHIEN

Les Russes font 4,000 prisonniers près Przemysl

Londres, 5.—Le correspondant du "Morning Post" à Pétrograde télégraphie ce qui suit:

"On persiste à dire que Przemysl, en Galicie, a été pris, mais cette nouvelle n'est pas exacte. Ce qui est vrai, c'est que les Russes ont fait 4,000 soldats de la garnison prisonniers, et se sont emparés d'une grande quantité d'armes et d'équipement, quand la garnison a essayé d'effectuer une sortie.

"Le choléra et le typhus font de nombreuses victimes à Przemysl.

"De nombreuses femmes reviennent blessées de la frontière russe, ce qui prouve qu le nombre des aventurières qui suivent les armées est considérable. Ces femmes se coupent les cheveux, revêtent un uniforme de soldat et s'échappent en secret, étant de connivence avec des amis qu'elles ont parmi les soldats. D'autres partent seules, sous différents prétextes, comme celui de rechercher des parents blessés, et endossent un costume d'homme quand elles arrivent à la frontière.

"Une jeune Cosaque, Hélène Choba, qui a revêtu l'uniforme de soldat, s'est rendue sur le front avec la permission des autorités, après s'être longtemps distinguée comme cavalière, excellente tireuse, maniant les armes avec adresse.